

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

19e ANNEE—No 38

MONTREAL, 17 JANVIER 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LE GÉNÉRAL VILJOEN qui va prendre le commandement d'un bataillon de Boers incorporé aux troupes anglaises dans leur lutte contre les Somalis

ALBUM UNIVERSEL

Bureau de Rédaction : Bâtiment de "La Presse,"
55 rue Saint-Jacques. Boîte du Bureau de Poste pour la
correspondance, 758. Tirage du Bureau de Poste pour les
journaux, 2191.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'ÉPIPHANIE EN RUSSIE

On sait que le calendrier russe est de treize jours en retard, comparé au nôtre, ce qui met sa fête de Noël au 7 janvier et sa fête de l'Épiphanie au 19 janvier. Dans l'église grecque comme dans l'église latine, l'Épiphanie est une des principales solennités religieuses. Elle donne lieu en Russie à une curieuse coutume dont on trouvera l'illustration à la page 896.

Ce jour-là, après l'office célébré dans la cathédrale, le clergé, escorté de toute la population, se rend en procession au bord du fleuve, et procède à la bénédiction des eaux. A cette époque de l'année, elles sont recouvertes d'une couche de glace, épaisse d'environ trois pieds, où de grands trous ont été pratiqués la veille. Cette cérémonie est immédiatement suivie d'un lâcher de pigeons, symbole de l'Esprit-Saint qui planait au-dessus de la tête de Jésus, le jour de son baptême; puis, malgré la rigueur de la température, on voit hommes et femmes se dépouiller de leurs vêtements, celles-ci ne conservant qu'une chemise du tissu le plus fin, confectionnée pour la circonstance, ceux-là ne redoutant pas une complète nudité. Et chacun vient à tour de rôle se plonger entièrement à trois reprises, dans le trou béant, au bord duquel il s'accroche, tandis que, par surcroît de précaution, un moujik le retient au moyen d'une ceinture rouge, dont l'une des extrémités est passée autour du poignet.

Au sortir de cette piscine glacée, les gens se revêtent rapidement, mais sans s'essuyer; car c'est à cette condition que le bain de l'Épiphanie doit, suivant leur croyance, les purifier de tous leurs péchés et même les guérir de leurs rhumatismes et autres maux.

Questionné sur ses sensations, un baigneur répondit à notre correspondant: "Ce bain n'est pas désagréable du tout, l'eau paraît chaude; le plus désagréable est d'attendre son tour: il semble un instant que la circulation du sang va s'arrêter."

Peut-être la ferveur de la foi suffit-elle pour opérer la réaction nécessaire?

Ce serait à voir si la colonie russe de Montréal nous donnait ce spectacle sur le Saint-Laurent.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Dans notre prochain numéro commencera la publication d'un grand feuilleton illustré inédit: LE FIANÇÉ MYSTÉRIEUX. C'est un roman d'amour excessivement émouvant et qui empoigne son lecteur du commencement à la fin.

LE FIANÇÉ MYSTÉRIEUX sera profusément illustré de belles gravures, qui contribueront énormément à l'intérêt du récit.

L'"Album Universel" en publiera vingt-huit pages dans chacun de ses numéros. C'est plus qu'aucun autre journal en Canada. D'ailleurs, c'est un fait reconnu, l'"Album Universel" publie les plus beaux feuilletons du pays.

L'AFFAIRE HUBERT

L'arrestation de la famille Humbert, la reconduite des accusés à Paris, théâtre de leurs exploits, et les développements sensationnels que fournit cette nouvelle "affaire", ont causé tant de retentissement par le monde entier, que notre correspondant parisien, M. Léon Zor, a cru devoir y consacrer, cette semaine, toute sa lettre d'Europe. Naturellement, il ne s'attache qu'à nous raconter les détails qui ont été négligés par nos grands confrères quotidiens. Les illustrations qui accompagnent cette lettre sont aussi intéressantes. Les lecteurs de l'"Album Universel" feraient bien de ne pas manquer de lire la page 892.

ÉPIDÉMIE D'ACCIDENTS DE CHEMIN DE FER

C'est une véritable épidémie d'accidents de chemin de fer, depuis quelques semaines. Celui de Wanstead, en particulier, est un véritable désastre, causant une trentaine de pertes de vie. A la page 908, les lecteurs de l'"Album Universel" trouveront une page intéressante à ce sujet, contenant entre autres choses un article spécial de l'éminent auteur français, M. G. Labadie-Lagrave, ainsi que des statistiques qui ne manquent pas d'intérêt.

NOS BELLES PAROISSES CANADIENNES

Sous ce titre, l'"Album Universel" publiera de temps à autre d'intéressantes illustrations et notes historiques sur quelque-une de nos paroisses canadiennes. Avis à tous nos lecteurs. Nous n'y mettons que les conditions suivantes: que les photographies soient passables et les notes assez complètes et impartiales.

Nous consacrons deux pages du numéro de ce jour à Saint-Antoine de Tilly, magnifique et florissante paroisse du comté de Lotbinière.

LE GÉNÉRAL VILJOEN

Ce qu'on avait prévu lors de la pacification du Sud-africain est arrivé encore plus tôt qu'on ne l'avait cru: les Boërs s'offrent déjà à défendre les intérêts anglais contre leurs ennemis du dehors. C'est ainsi que, dans leur guerre contre les Somalis, les Anglais vont avoir l'aide d'un bataillon de Boërs, commandé par le général Viljoen, celui-là même dont nous donnons le portrait au frontispice de notre numéro de ce jour.

LE COIN DES AMATEURS-PHOTOGRAPHES

(Pour "l'Album Universel")

17e CAUSERIE

Le Révélateur à l'Amidol est excellent, et pour plaques et pour papier; on peut diluer pour les poses courtes, restreindre au Bromure pour poses trop longues.

Voici la formule:

Préparer une Solution de 3 oz. de Sulfite de Soude pour 16 oz. d'eau, ajouter ½ oz. de sucre granulé ordinaire, et conserver comme solution-mère. Pour usage, prendre 1 oz. de cette solution, 3 oz. d'eau, 10 grs d'Amidol en poudre (pesé), et 5 ou 6 gouttes de solution au Bromure. Ceci sert bien des fois avant d'être épuisé. Développer fortement, vu qu'il y a un peu de déperdition en fixant.

En passant, une remarque: Si on plonge dans le bain à fixer, des plaques développées avec différents agents, on risque d'avoir des phototypes tachés, et on est certain de gâter le fixateur en peu de temps; c'est pourquoi il est désirable de ne pas avoir trop de révélateurs à la fois. Quand on a tout le succès possible avec un, d'ailleurs, pourquoi changer?

Développateur au métal:

Métal, 40 grs.
Sulfite de Soude, 320 grs.
Carbonate de Potasse, 320 grs.
Bromure de Potassium, 5 grs.
Eau, 20 oz.

Ce Révélateur se compose d'une seule solution, prête à servir, mais on recommande de laisser dissoudre le métal complètement avant d'ajouter les autres ingrédients.

Développateur à l'Hydrokinone:

1. Hydrokinone, 150 grs.
Métabisulfite de Potasse, 10 grs.
Bromure de Potassium, 50 grs.
Eau, 20 oz.

2. Sulfite de Soude, 2 oz.

Soda Caustique, 100 grs.
Eau, 20 oz.
Employer parties égales des numéros 1 et 2.
Développateur au Métal et à l'Hydrokinone:
Métal, 50 grs.
Hydrokinone, 40 grs.
Sulfite de Soude, 500 grs.
Bromure de Potassium, 25 grs.
Carbonate de Soude, 500 grs.
Eau, 20 oz.

Se compose d'une seule solution, prête à servir. à traîner un boeuf.

Développateur à l'Eikonogène:

1. Eikonogène, 1 oz.
Sulfite de Soude, 4 oz.
Eau chaude, 60 oz.
2. Soda à Laver, 12 oz.
Eau, 80 oz.
Employer parties égales des numéros 1 et 2.
Développateur à l'Oxalate de Potasse:
a. Oxalate de Potasse, 1 lb.
Bromure de Potassium, 5 grs.
Eau chaude, 48 oz.
b. Sulfate de Fer, 1 lb.
Acide Citrique, ½ oz.
Eau chaude, 32 oz.
Employer 6 oz. sol. a, 1 oz. sol. b.

* * *

Baume de Canada. — Gomme recueillie sur l'écorce du sapin. Sert à cimenter les verres de lentilles, à la fabrication de vernis, etc. Est aussi employé pour donner de la transparence au papier.

"L'ALMANACH HACHETTE POUR 1903"

L'"Almanach Hachette", dont la dixième année vient de paraître, offre à ses centaines de milliers de lecteurs l'universel attrait de ses renseignements pratiques illustrés de plus de onze cents gravures. C'est le "Véritable Trésor de la Vie pratique", — donnant "l'Almanach météorologique" le plus complet qui soit; les "Grands Faits" de l'Histoire; les plus merveilleuses découvertes de la Science; les plus récentes conquêtes de la Géographie en dix cartes en couleurs; les Chefs-d'œuvre des beaux-arts; les applications pratiques de la loi; les victoires de la Médecine; les dernières vulgarisations de l'Agriculture; les joies du Rire; les plaisirs des Jeux et des Sports, et une magnifique carte routière de France (grand format).

Joindre l'agréable à l'utile, tel est le but de cette incomparable encyclopédie moderne, dont le succès demeure sans précédent dans les annales de la librairie.

BREVETS

MM. Beaudry et Brown, procureurs de brevets d'invention, 107 rue Saint-Jacques, Montréal, rapportent la liste suivante des brevets obtenus aux Etats-Unis par des Canadiens:

W. Maloney et J. Doré, Laprairie: "Machine à battre le grain"; J. Humphreys, Chemainus: "Enture de tuyau"; W. Noxon, Bloomfield: "Main artificielle pour maintenir la queue des vaches"; H. McIntosh, Samia: "Machine pour faire la brique."

MAGNIFIQUE CALENDRIER

Reçu, un magnifique calendrier de la Bovril, Limited. C'est le plus attrayant qui nous soit tombé sous la main.

DEUXIÈME ÉDITION

M. Rodolphe Beaugrand, l'agent de publicité bien connu, vient de publier une deuxième édition de sa magnifique carte lithographiée de Montréal, encore plus soignée d'apparence que la première.

CHEZ LES VIEILLARDS.

La toux déchire la poitrine des vieillards et gêne leur repos. Le BAUME RHUMAL les soulage et les guérit.

PENSÉES

La vérité n'est pas une plante de cette terre.

* * *

Revois deux fois pour voir juste, ne vois qu'une fois pour voir beau.

* * *

On respecte un moulin, on vole une province.

* * *

En réunissant leurs moyens, les fourmis arrivent à traîner un boeuf.

Petite Revue Illustrée

PAR LE RÊVEUR

Comme si les prophéties n'avaient pas été instituées précisément pour troubler les esprits ! C'est là ma première réponse au correspondant anonyme qui m'a reproché d'avoir gâté son jour de l'an avec ma récente dissertation astrologique sur le caractère maéficieux de 1903.

Ma deuxième réponse, la voici : c'est que, d'après la science, la fin du monde que j'ai prédite pour le 19-20 septembre de cette année pourrait bien arriver avant cette date. Qu'on m'écoute, ou plutôt qu'on écoute M. Wilhelm Meyer, de Berlin, l'un des plus grands savants qui soient dans le monde. Je résume sa récente dissertation cosmographique sur la proximité du Grand Coup.

La fin du monde ! mais elle nous menace de toute part. Qu'il se produise un surelèvement soudain des fonds sous-marins, que la sonde n'a touchés qu'à quinze et vingt mille pieds de profondeur : les terres habitées seront balayées par une vague qui ne laissera même pas trace des montagnes actuelles. Et de ces surelèvements, il s'en produit tous les jours. Qu'il s'en produise un plus fort que les autres, et crac ! ça y est.

L'éruption du Krakatoa en 1883 a fait 50,000 victimes rien que dans les îles du détroit de la Sonde, et des centaines de mille dans le monde par les affections résultant de l'empoisonnement de l'atmosphère, grippe, influenza, etc. Que le plus grand volcan du monde, l'Ikauna Loa d'Hawaï, fasse une crise à son tour, et c'est par millions que se compteront ses victimes.

M. Stanislas Meunier, professeur et géologue émérite, vient de découvrir un volcan en formation sous le sol parisien. Dans une communication à l'Académie des sciences, M. Stanislas Meunier a démontré d'irréfutable façon, après une étude de débris provenant des travaux de terrassement que l'on exécute en ce moment rue Meslay, qu'il existe une "soufrière" sous le boulevard Saint-Martin et la Place de la République. Cette soufrière naissante est pour l'instant inoffensive ; mais n'entrera-t-elle pas un jour "en activité" — comme celle de Saint-Vincent ou comme le Mont Pelé ?

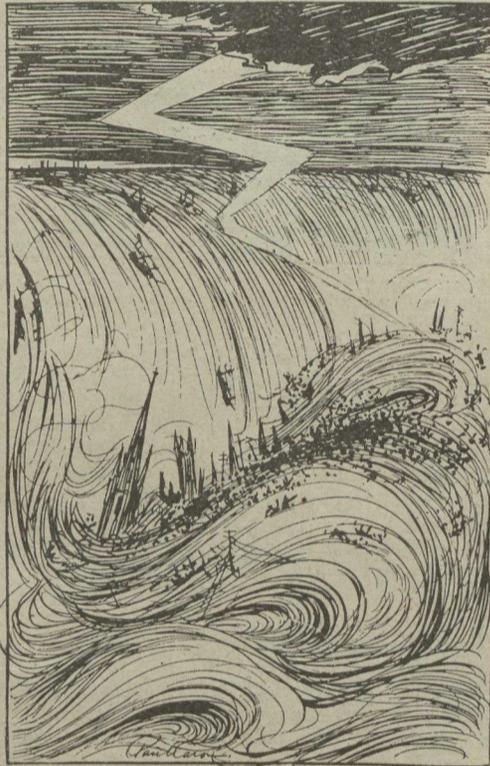
Et qui nous dit que le Mont-Royal au Canada ne reprendra pas soudainement un jour l'activité qui le caractérisait comme volcan, à l'époque où l'homme n'existait pas encore sur la terre.

Voici le désert du Sahara, plus grand que la France et à cent pieds plus bas que le niveau de la



mer, dont il n'est séparé que par une chaîne de montagnes. Que cette digue soit ébranlée par un tremblement de terre, et le Sahara devient si rapidement une mer intérieure que la terre entière en sera ébranlée.

C'est une erreur de penser que l'homme produit l'électricité, il ne fait que la dériver, à l'aide d'appareils spéciaux, piles ou dynamos, du grand réservoir qu'est l'espace intersidéral, ou encore des courants électriques qui, à l'instar de courroies, relient les mondes d'un même système planétaire les uns aux autres et leur donnent le mouvement propre à chacun. Cette dérivation, cette canalisation, pourrions-nous dire, de forces motrices, dont l'énergie dépasse non seulement l'imagination, mais la puissance même des nombres, est en voie de-



puis quelques années de modifier singulièrement les conditions climatologiques des différents pays du globe. N'a-t-on pas constaté, par exemple, au Soudan et au Mexique, dans des régions où de mémoire d'homme il n'avait jamais plu, que la pluie suivait la construction des chemins de fer, des lignes de télégraphe et de téléphone. La transmission des marconigrammes par la simple utilisation des ondes hertziennes n'indique-t-elle pas suffisamment l'extrême sensibilité en même temps



que la puissance comme infinie des forces fluidiques qui enveloppent la terre et l'entraînent dans l'espace. Que la dérivation de ces forces continue de s'augmenter; en d'autres termes, que l'homme continue de les arrêter au passage en leur offrant des canalisations qui ne sont rien autre chose que des résistances, et un beau jour — tel une dynamo échauffée par un court circuit ou une lampe soumise à un voltage trop élevé — la terre s'embrasera et ce sera la fin du monde.

Il ne se passe pas un jour sans que des aéroolithes, pierres tombées du ciel, ne viennent bombarder quelque point particulier de notre globe. Or, cette année, ce n'est plus un simple quartier de roc que nous sommes exposés à recevoir sur la tête, mais un monde solide, la planète Eros. Cette planète, débris de quelque étoile brisée, s'avance présentement dans les espaces sidéraux, à une rapidité de quelques centaines de milles à la seconde. L'été prochain, elle sera, d'après les calculs astronomiques, à son plus grand point de rapprochement de la terre. Que, au lieu de continuer sa course, elle subisse l'attraction de notre planète, et la fin du monde ne sera plus pour nous qu'une question de jours. (19-20 septembre 1903, 1, 9 et 3 égalent 13 ; 19 et 20 égalent 39, soit trois fois 13.)

Se figure-t-on bien le résultat d'une pareille collision. Eros deviendra d'abord discernable à l'œil nu, alors qu'on n'a pu la voir jusqu'aujourd'hui qu'à l'aide de puissants télescopes et, naturellement, à mesure qu'elle se rapprochera de nous, ses proportions augmenteront jusqu'à en faire un globe d'apparence plus gros que la lune dans son plein. Aussi longtemps qu'elle sera en dehors de notre atmosphère, elle ne brillera, comme la lune, que d'une lumière réfléchie, mais sitôt dans la couche d'air qui enveloppe la terre elle subira les lois de la friction et prendra feu.

Quelle conflagration, O mon Dieu ! Au voisinage de cette chaleur intense, la terre elle-même s'embrasera, et quand se produira le choc des deux planètes embrasées, les habitants de Mars diront avoir vu, ce jour-là, quelque chose comme un feu d'artifice dans le ciel.

Toute la question pour l'Allemand, Wilhelm Meyer est de savoir si Eros fera voler la terre en éclats, comme un ballon de verre, ou bien si la terre brisera Eros, comme fait d'une balle de plomb la cible d'acier sur laquelle elle a été tirée. Dans le premier cas, l'humanité serait réduite en poussière, et, dans le deuxième, en vapeurs.

Bref, la fin du monde nous menace de tout côté. Voilà ce que l'astrologie nous avait appris il y a quelque temps, voilà ce que la cosmographie nous apprend aujourd'hui.

LE RÊVEUR.

LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

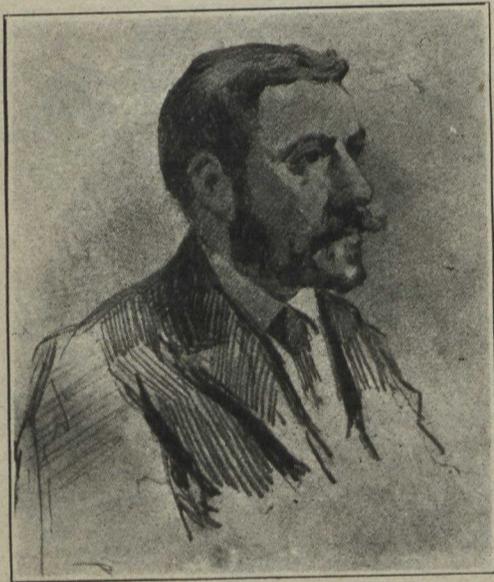
Paris, 2 janvier, 1903.

La nouvelle de l'arrestation de la famille Humbert a produit à son arrivée à Paris une profonde sensation. Cette affaire a tellement occupé l'attention universelle que je vous y consacre complètement ma page, en relevant les quelques détails qui ont été négligés par les journaux canadiens.

Il serait exagéré d'affirmer qu'elle a été accueillie en toute confiance. On a cru tout d'abord à un canard, puis le renseignement est devenu officiel. Voici dans quelles conditions s'était opérée l'arrestation :

Jeudi dans la journée, M. Patenôtre, ambassadeur de France, recevait une lettre anonyme lui signalant la présence des aventuriers à Madrid et indiquant l'endroit où ils étaient logés. La lettre donnait des précisions qui paraissaient sérieuses. L'ambassadeur en fut frappé et il s'empressa de communiquer ce document à la police madrilène. C'est donc de l'ambassade de France que vint la première initiative de l'arrestation, mais il faut dire que les policiers espagnols y mirent immédiatement beaucoup de zèle et que leur enquête fut menée très rondement.

Leur tâche était d'ailleurs facilitée par les in-



M. Henion, commissaire principal de la Sûreté ayant la mission de ramener à Paris les inculpés.

toutes les pièces réglementaires, et ils purent opérer sur-le-champ les arrestations. Toute la célèbre famille était là, au grand complet, et ce n'est donc que pour mémoire qu'il faut répéter les noms — si souvent imprimés ! — des six personnes arrêtées :

Frédéric Humbert, quarante-cinq ans ;
Sa femme, Thérèse Daurignac, quarante-sept ans ;

Leur fille, Eve Humbert, vingt-deux ans ;
Maria Daurignac, soeur de Thérèse, trente-trois ans ;

Romain Daurignac, quarante-cinq ans ;
Jean Daurignac (Emile), cinquante ans.

Pendant que l'on procédait aux formalités judiciaires, Eve Humbert fut prise d'une attaque de nerfs et dut être menée dans une chambre voisine. Mme Humbert, très pâle, se jeta en pleurant dans les bras de son mari et dit aux agents :

— Je vous supplie de ne pas me séparer de ma fille !

Les agents procédèrent immédiatement aux perquisitions. Ils purent constater que, dans l'une des cheminées, on avait brûlé des papiers. Dans cette même pièce, la fenêtre était grande ouverte, ce qui donne à penser qu'au coup de sonnette an-



La maison de la rue Ferraz

nonçant l'arrivée des agents, la famille avait d'abord essayé de s'enfuir, mais qu'elle en avait été empêchée par le cordon de police qui entourait la maison. Les Humbert ont dû alors détruire quelques pièces qu'ils jugeaient compromettantes pour eux, et c'est seulement quand cette opération a été accomplie qu'ils se sont décidés à obéir aux sommations de la loi.

La perquisition a immédiatement commencé, et l'appartement, qui est assez modestement meublé, a été fouillé de fond en comble par la police. Pendant ce temps, les inculpés avaient été séparés. Les trois femmes se tenaient dans une pièce et les trois hommes dans une autre. Dès le début des recherches, la police a trouvé dans le tiroir d'une table un paquet contenant de nombreux bijoux, notamment un collier de soixante gros diamants.

En même temps on découvrait, dans une sacoche, 2,275 pesetas et deux billets de loterie. Ce n'étaient pas là les seules ressources des aventu-

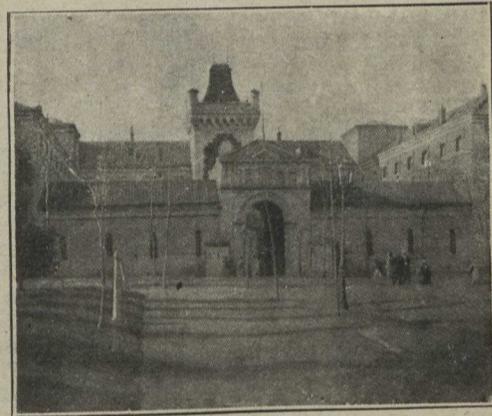
riers, et quand on les conduisit à la préfecture de police, on trouva encore sur eux 2,750 francs en billets de la Banque d'Espagne, 1,350 francs en billets de banque français, et 410 francs en or français.

Une fois l'arrestation opérée, les renseignements abondèrent sur le compte des prisonniers, qui, cependant, avaient passé si complètement inaperçus durant les sept mois de leur séjour à Madrid. On apprit que, depuis longtemps déjà, la police avait reçu des informations au sujet de la famille Humbert ; mais ces démarches étaient restées sans résultat, à cause de l'extrême habileté de Romain Daurignac, à qui sa grande connaissance de la langue espagnole était d'un grand secours.

C'était lui qui avait pris la direction de la petite troupe et qui s'ingéniait à dépister toutes les recherches. L'inspecteur Caro a déclaré, d'ailleurs, qu'il n'avait jamais vu un homme montrant plus de sang-froid que Romain Daurignac, qui, depuis son arrestation, n'a pas eu un moment de faiblesse et a répondu brièvement, nettement et même avec une certaine hauteur à toutes les questions qui lui ont été posées.

C'est lui qui avait distribué les noms dont se sont affublés les Humbert et les Daurignac durant leur séjour à Madrid : Frédéric Humbert se nommait Carlos Blanco ; Romain Daurignac, Léon Marquez ; Emile Daurignac, Pedro Duval ; Thérèse Humbert, Martha, et Eve Humbert, Julia Blanco. Les femmes sortaient très rarement. Elles faisaient elles-mêmes leur ménage et n'avaient qu'une bonne, qui venait simplement les aider quelques heures dans la journée.

Elles recevaient de nombreuses lettres, et c'est ce qui a contribué à les perdre. En effet, il y a une dizaine de jours, un agent de police, du nom d'Ordenez, vit sortir de la maison de la rue Ferraz un



La prison modèle.—Maison cellulaire des hommes

individu qui ressemblait singulièrement au portrait de Romain Daurignac.

Pris de soupçons, il s'informa auprès du facteur de la poste, qui lui déclara que les personnes habitant cette maison recevaient une volumineuse correspondance de l'étranger. L'agent exhiba alors la photographie de toute la famille, et le facteur répondit que c'étaient bien là les gens qui habitaient la maison.

A partir de ce moment, la capture des aventuriers devenait certaine, et c'est ainsi que le préfet de police a pu déclarer qu'il connaissait officiellement, depuis une semaine, la présence à Madrid de la famille Humbert.

L'arrestation a produit à Madrid une impression considérable, et tous les journaux ont leurs colonnes remplies des détails sur le grave événement.

Le préfet de police est allé à la première heure communiquer au roi la nouvelle de l'arrestation. Le roi l'a vivement félicité en lui disant :

— Je suis heureux du zèle et de l'habileté déployés par notre police, et je me félicite aussi que nous ayons pu rendre service à la France.

Notre ambassadeur, M. Patenôtre, a également présenté, au nom du gouvernement français, ses remerciements et ses félicitations au préfet de police.

Les Humbert sont restés toute la journée de leur arrestation à la permanence du palais du gouvernement civil, d'où ils ont été reconduits à leur domicile dans quatre voitures.



La prison des femmes à Madrid.

LEON ZOR.

nombrables photographies et signalements que le gouvernement français a répandus dans tous les pays et qui ont en quelque sorte popularisé dans le monde entier la physionomie des Humbert et des Daurignac. En Espagne, notamment, et en Portugal, les biographies-signalements, traduits dans les deux langues, couraient littéralement les rues, accompagnés de photographies très ressemblantes. On y lisait d'abord, en gros caractères, ces deux lignes très alléchantes :

— "El ministerio de Interior concede una prima de 25,000 francos à quien dara la ocasion por sus indicaciones de capturar los acusados."

Suivaient, pour chacun des accusés, les signalements très longs et très explicites.

Une fois l'identité établie, la police madrilène prit les précautions d'usage pour assurer le succès de son expédition. La maison du 33 de la rue Ferraz fut entourée par un cordon d'agents — précaution qui, comme on va le voir, n'était pas inutile — et l'inspecteur Caro se présenta à la porte, où il sonna par deux fois sans obtenir de réponse. Il était à ce moment une heure du matin.

L'inspecteur patienta pendant une dizaine de minutes, puis il prononça la formule sacramentelle : "Ouvrez, au nom de la loi !" La porte s'ouvrit alors, et les agents pénétrèrent dans la maison. Ils s'étaient préalablement munis de



L'agent espagnol Ordenez, chargé de filer la famille Humbert.

M. L'ÉCHEVIN VALLIÈRES

L'homme du jour dans le monde de l'enseignement supérieur à Montréal

Monsieur l'échevin Vallières, président de la commission de la voirie, a demandé, ces jours derniers, qu'une position d'ingénieur dans le service municipal soit mise à la disposition de l'Ecole Polytechnique pour celui de ses élèves qui se sera le plus distingué chaque année. C'est une demande qui fait honneur à monsieur Vallières plus encore qu'à l'Ecole Polytechnique.

Le beau mérite en effet pour les Ponts et Chaussées de fournir des spécialistes au génie civil ! Pourrait-on les trouver ailleurs que là ? Mais d'assurer comme une préemption dans le service municipal aux lauréats de chaque promotion, voilà qui est du nouveau au Canada : du nouveau surtout dans l'économie administrative où les influences politiques ont toujours plus compté jusqu'à ce jour que les qualifications personnelles du fonctionnaire.

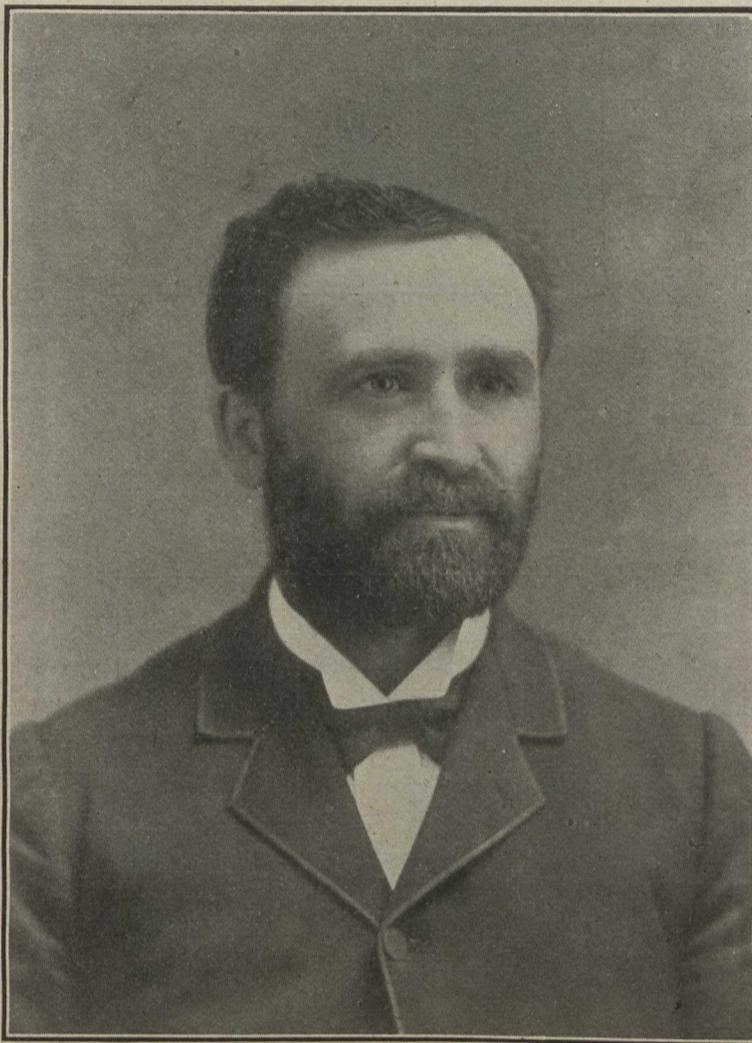
La demande de monsieur Vallières n'est pas seulement un témoignage donné à la supériorité de l'Ecole Polytechnique, mais un hommage fait aux écoles supérieures, de toute désignation. Ce n'est pas seulement un service rendu à la municipalité de Montréal, mais, par l'enseignement qu'il comporte, une leçon de choses inestimable donnée à toutes les administrations d'ordre public et privé. En effet, si les lauréats de de l'Ecole Polytechnique se recommandent de préférence à tous autres auprès du conseil de ville de Montréal, n'en devrait-il pas être de même des lauréats de nos grandes écoles commerciales auprès de nos commissions de finances, tant d'ordre fédéral et provincial que municipal ? N'en devrait-il pas être de même, auprès de leurs patrons respectifs, des lauréats de nos écoles de médecine, de droit, d'agriculture, de pédagogie, de mines, d'arts et métiers, etc ?

Qui peut dire l'impulsion qu'un pareil système, s'il se généralisait dans nos administrations, imprimerait à l'enseignement supérieur ou professionnel au Canada ? Et qui contestera jamais à monsieur Vallières, si ce système s'introduit en notre pays, l'honneur de l'avoir préconisé dans ses discours, de l'avoir même institué, du moins dans les limites de son autorité officielle ? C'est une leçon donnée à tous les pouvoirs publics, leçon d'autant plus facile à comprendre qu'elle est, en théorie, conforme aux principes élémentaires de la saine économie administrative et, en pratique, à l'expérience des pays les plus avancés.

Prenons la France, par exemple. Ses lauréats de l'Ecole Polytechnique — ses trois premiers de chaque année — entrent à leur choix ou dans l'armée, ou aux ponts et chaussées, ou dans l'administration des tabacs, tous services publics là-bas. Les lauréats de l'école des beaux-arts ont la ressource d'aller, aux frais du gouvernement, complé-

ter leurs études à la grande académie de Médicis, à Rome. Les lauréats de l'école des Chartes entrent de plein droit dans la carrière diplomatique ; ceux de la Sorbonne dans l'enseignement, et ainsi de suite pour les différentes administrations services par des écoles professionnelles.

Oui, monsieur Vallières a eu cent fois raison de formuler sa demande concernant les lauréats de l'Ecole Polytechnique, et, puisque c'est elle qui nous fournit l'occasion de présenter le représen-



M. S. D. VALLIÈRES

Photographie LAPRES ET LAVERGNE, coin des rues Saint-Denis et Ontario.

tant du quartier St Denis aux lecteurs de l'Album Universel, dans sa Galerie des Hommes du Jour, rendons-lui pleine justice. Sa demande n'est pas seulement d'un homme qui a le sens administratif dans l'ordre pratique, mais qui l'a aussi dans l'ordre moral — l'ordre moral le plus élevé. N'est-ce pas lui, en effet, qui, tout récemment, au cours d'une discussion au conseil de ville, émettait cette pensée digne d'un moraliste autant que d'un économiste : "L'application du budget municipal n'est pas une affaire de patronage, mais de conscience." Voilà un mot qui devrait être écrit en lettres flamboyantes sur les murs de la salle des délibérations à l'hôtel de ville. Monsieur Vallières en a fait sa règle de conduite, et de le constater est le plus bel éloge que nous puissions faire de lui.

Pour en revenir à son projet concernant l'Ecole

Polytechnique, un journal quotidien l'appréciait comme suit, au lendemain du jour où il fut énoncé au conseil :

"M. l'échevin Vallières, qui, en toutes circonstances, fait preuve d'un esprit progressif, nous a fait hier (26 décembre) une promesse qui démontre que la culture des sciences lui tient aussi à coeur. Nous lui demandions qui doit remplacer l'ingénieur récemment congédié de la Voirie, à la suite de certaines irrégularités reconnues ?

"C'est un faux principe, répond M. Vallières, que d'admettre dans le service public le candidat le plus fortement recommandé par des électeurs auxquels les présidents de commission ne peuvent impunément déplaire. C'est ce système qui a parsemé le service public de nullités parfaites et trop innocentes même pour être congédiées.

"Je suis bien décidé de n'accepter dans mon département qu'un ingénieur digne de l'emploi que la corporation pourra lui confier. Et, pour plus de sûreté, je m'adresserai à l'Ecole Polytechnique. Plus encore, je désire établir en principe que le meilleur élève de chaque promotion de notre Ecole Polytechnique ait de droit son admission au service supérieur de notre corporation ; et si ma promesse peut encourager au travail les "fainissants" de Polytechnique, vous pouvez dès maintenant publier que le premier de la promotion prochaine est prié de compter sur moi."

Si, après cela, ajoute notre confrère, les étudiants de l'Ecole Polytechnique ne mettent pas le nom de l'échevin Vallières à l'ordre du jour de leur prochain banquet, ils ne seront vraiment pas "blood". C'est aussi notre avis.

L'ANNALISTE.

PENSÉES

La destinée n'est pas écrite ; les événements de la vie dépendent beaucoup de l'esprit de conduite et de l'intelligence des hommes.

* * *

Le sommeil est un voleur généreux qui donne à la force ce qu'il prend au temps.

* * *

Le sage moissonne dès le matin, l'insensé attend le soir pour glaner.

* * *

Le seul coupable auquel on ne doit pas d'indulgence, c'est soi-même.

* * *

Parler est un besoin, écouter un talent, se taire est parfois une vertu.

* * *

La sagesse est comme la glace ; elle vient dans la saison où on n'en a plus besoin.

* * *

Beaucoup de gens traitent leurs amis comme des cartes, qu'ils jettent quand la partie est finie.

* * *

Le champ du paresseux est rempli de mauvaises herbes.

* * *

La tête est une bibliothèque dépareillée dont la mémoire a perdu la clef.

* * *

De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a qu'un pas.

Une excursion au Vénézuéla

Etude d'actualité sur le pays qui a failli précipiter une guerre en Amérique



Un porteur d'eau au Vénézuéla

La paix est à peu près rétablie au Vénézuéla ; c'est le moment favorable pour une excursion en ce pays, peu connu, croyons-nous, de nos lecteurs. Lorsqu'en 1492, Christophe Colomb eut découvert le nouveau monde, les Espagnols s'y établirent, non pour coloniser le pays et y implanter les bienfaits de la civilisation, mais pour en exploiter et épuiser les ressources, en faisant peser sur les naturels, "Indios bravos", jusqu'alors indépendants et libres, le joug le plus cruel. Ce régime d'oppression et d'iniquité subsista pendant trois siècles et au delà. Le territoire au pouvoir des Espagnols se partageait en trois provinces : à l'est, la capitainerie générale de la petite Venise (Venezuela), ainsi nommée à cause de ses villages riverains du lac de Maracaïbo, bâtis sur pilotis, avec sa capitale, Caracas ; à l'ouest, la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, et dont la capitale était Bogota ; au sud-ouest, l'intendance de Riobamba, ayant pour chef-lieu la ville de même nom, qui fut détruite par un tremblement de terre en 1797, et remplacée comme importance par San Francisco de Quito.

Le Vénézuéla fut, à proprement parler, découvert en 1499 par Alonso de Hojeda. Accompagné d'Américo Vesputi, qui faisait les frais de son expédition, il aborda sur la rive orientale de la mer intérieure ou "lagune" de Coquibacoa (ou Chichivacoa), dite aujourd'hui de Maracaïbo. Ils furent séduits, dit la légende, par la beauté de ce grand lac, sur les bords duquel s'élevait un village, ou plutôt un groupe de huttes construites sur un échafaudage de pieux entourés de pirogues et communiquant entre elles par des ponts-levis tremblants. La petite cité lacustre se mirait dans les eaux tranquilles du lac, et le Florentin n'en dut pas être le moins frappé.

Ce fut lui sans doute, qui compara cette nouvelle Venise, si humble et si modeste, à la grande reine de l'Adriatique, et les deux voyageurs se plurent à baptiser du nom de "Venezuela" ce pauvre petit village. Nous pouvons supposer que cette dénomination ne leur vint pas à l'esprit sans une légère pointe d'ironie, car, en espagnol, les diminutifs en "uelo", "uela", indiquent une idée de mesquinerie et même de dérision et de mépris. L'appellation de "Vénézuéla", "petite Venise",

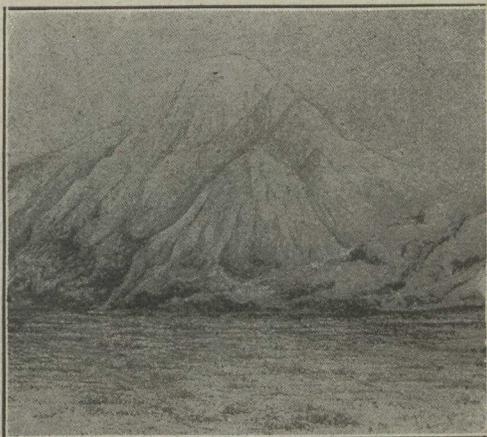


Le charroyeur d'eau au Vénézuéla

ou mieux "pauvre petite Venise", devait recevoir, une trentaine d'années après, une consécration officielle et s'étendre, dans la suite, à toute la contrée.

Borné au nord par la mer des Antilles, ou mer des Caraïbes, le Vénézuéla confine à l'est à la Guyane anglaise, dont la frontière suit le Rio Amacura, coupe le Cuyani et longe la sierra de Riucote.

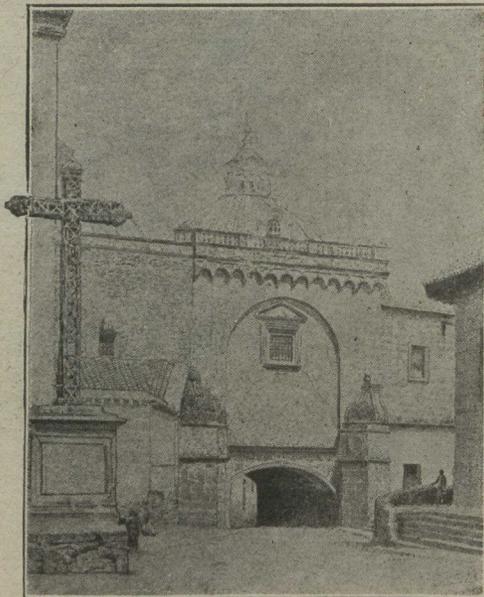
Ses limites méridionales sont la chaîne montagneuse de Pacaraïma qui le sépare du Brésil, et



L'une des montagnes du Vénézuéla

des territoires dont l'Equateur, la Colombie et le Pérou se disputent la possession.

A l'ouest, il est borné par la république de Colombie ; cette frontière occidentale est parallèle à l'Orénoque, dont elle coupe les affluents de gauche sur l'Arauca, franchit la Cordillère de Merida,



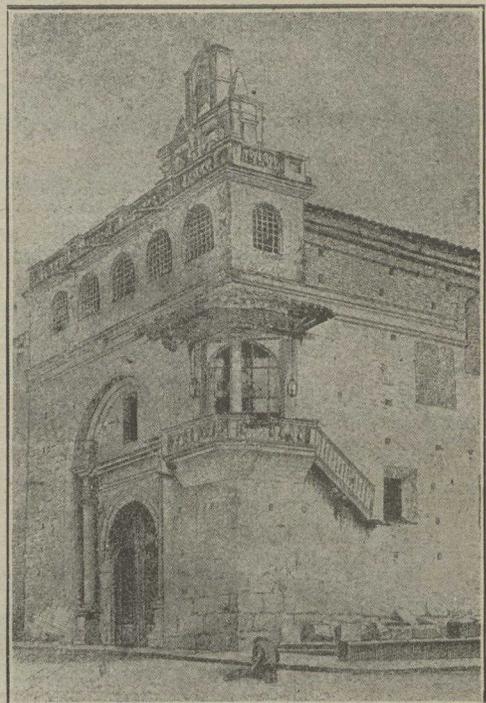
Une porte de ville au Vénézuéla

et par la sierra de Perija et le territoire des Goajiros va rejoindre la mer des Antilles au nord-ouest du lac de Maracaïbo.

Le littoral du Vénézuéla présente plusieurs vastes échancrures, à savoir : de l'ouest à l'est, le golfe de Vénézuéla rattaché par un détroit à celui de Maracaïbo, la presqu'île de Paraguana, le golfe Triste, la baie de Cumana, le golfe de Cariaco, le golfe de Paria fermé par l'île de la Trinidad, qui appartient à l'Angleterre.

Les îles voisines de la côte sont nombreuses : Les principales sont : Oruba, Curafiao, Buen-Ayre ou Bonaire, les Roques, Margarita, Orchita, Tortuga, etc. ; les plus occidentales appartiennent à la Hollande.

Le Vénézuéla, l'un des pays les mieux arrosés du globe, présente un nombre considérable de cours d'eau, à la tête desquels il faut placer l'Orénoque (Orinoco), l'un des plus grands fleuves du



Une maison historique au Vénézuéla

monde, et l'une des plus belles voies fluviales de l'Amérique du Sud.

L'Orénoque coule presque entièrement sur le territoire Vénézuélien ; il reçoit dans son parcours de nombreux tributaires et constitue pour le commerce et la colonisation une voie de pénétration des plus précieuses. Ce fleuve a un cours d'environ 16,000 milles.

La vallée de l'Orénoque marque le commencement d'une vaste région forestière, qui fait partie de l'"Hylaea" brésilienne, et où la végétation équatoriale se déploie dans son exubérante variété. La lumière pénètre à peine sous les masses sombres de ces forêts vierges, où les acajous, les lauriers, les tamariniers et les bambous confondent leur feuillage. Le voyageur a la sensation d'être enfermé dans une prison sans issue, quand, au milieu de ce pesant et éternel clair obscur, il poursuit durant de longs jours sa marche dans un sentier indécis, à travers les feuilles mortes, les racines traçantes, les arbustes épineux, les lianes entortillées, les marais où l'on enfonce jusqu'à la ceinture.

Au point de vue climatologique, il n'y a que deux saisons au Vénézuéla : la saison sèche et celle des pluies ; la première commence à l'arrivée du soleil au tropique du Cancer, et la deuxième à l'époque où le soleil entre dans le tropique du Capricorne. La saison des pluies intervient du mois d'avril au mois d'octobre. C'est pendant ces mois-là que la température s'élève le plus, à cause du rapprochement du soleil à l'hémisphère boréal et sous l'influence des vents chauds du Midi. Le reste de l'année, la température se rafraîchit et le climat devient en général très agréable et absolument sain.

En somme, le Vénézuéla est un des pays les plus favorisés par la nature. Grâce à la fertilité des terrains, à la bonté du climat et à la variété périodique de la température, ses produits sont supérieurs : le café, le cacao, le sucre, le raisin, la vanille, le quinquina, le tabac, l'indigo, la fève de Tonka, le caoutchouc, etc., toutes sortes de racines, de graines alimentaires, plantes médicinales, bois de construction, d'ébénisterie, de teintures, etc., sont exportés avec succès et profit sur les grands marchés européens, où ils ont acquis une réputation justement méritée, sans réclame et sans publicité.

En dehors de la production agricole, "les produits des mines", de l'élevage, de la chasse et de la pêche, sont abondamment obtenus ; leur valeur, leur qualité sont aussi justifiées.

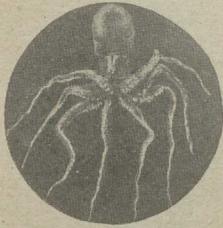
Le Vénézuéla resta jusqu'en 1811 sous la domination de l'Espagne.



Le porteur d'eau au Vénézuéla

LE FOND DES MERS

Chronique scientifique de quelque intérêt



La pieuvre

Les profondeurs de la mer ! Quels mots pleins d'une mystérieuse attirance où se mêle un peu de l'effroi que nous cause un inconnu impénétrable, sous peine de mourir, où notre imagination se représente des monstres extraordinaires tels que ceux qui, la nuit, hantent nos cauchemars !

On comprend sans peine cette irrésistible séduction quand on voit l'ample moisson de merveilleux qu'on récolte aussitôt, pour peu qu'on entre dans l'étude de ce monde sous-marin, où tout semble fait pour déconcerter la raison et bouleverser nos idées.

Les profondeurs de la mer ! La Baltique, la moins profonde de toutes, donne déjà 500 verges au fil de la sonde ; dans la Méditerranée on trouve 4,200, 4,400 et 4,800 verges ; l'Atlantique s'enfonce à plus de 7,000 verges, et le Pacifique, dans les environs des îles Aléoutiennes, arrive à 8,513 verges, c'est-à-dire que si l'on y laissait tomber le Mont-Blanc, il y disparaîtrait dans un p. ongeon formidable, et que l'Himalaya, le colosse des montagnes du globe, atteindrait à peine la surface des flots !

Qu'y a-t-il dans ces abîmes, où tout est nuit ? Des êtres peuvent-ils y vivre, résistant à cette effroyable pression ? Quelle faune, quelle flore peuvent s'y développer ?

Pour répondre à ces questions, des expéditions scientifiques furent organisées avec des navires munis de dragues et de filets qui allèrent fouiller ces profondeurs ; les Suédois commencèrent, puis ce furent les expéditions françaises du "Talisman" et du "Travailleur", et celle du vaisseau anglais, le "Challenger" ; enfin, le prince de Monaco avec son yacht, la "Princesse-Alice", continua ces brillantes campagnes.

Les résultats dépassèrent les espérances. Ces régions inaccessibles, glaciales et sans lumière, que l'on se figurait comme de mornes déserts, fourmillent de vie ; un seul coup de drague, un jour, remonta jusqu'à vingt mille animaux ; des milliards et des milliards d'êtres peuplent ces gouffres !

Ces êtres, qui habitent des abîmes de ténèbres, on s'imagine qu'ils doivent être aveugles ; leurs yeux ont dû s'atrophier et disparaître complètement. Pas du tout ; ils ont des yeux, des yeux énormes, et, pour quelques-uns, tout à fait en disproportion avec leur corps ! La nature, pourtant, ne fait rien en vain... C'est qu'ils ont, en effet, des lanternes pour s'éclairer.

L'"Halosaurus Macrochir", pêché aux Açores à 1,400 verges de profondeur, est plus illuminé qu'un candélabre ; il a 64 écailles prismatiques, dont chacune est une lampe qui lui derrière une membrane transparente — une flamme derrière un verre ! Tout autour de lui une lueur brillante se répand, qui éclaire les objets et le guide ; il est comme tapissé de petites ampoules électriques.

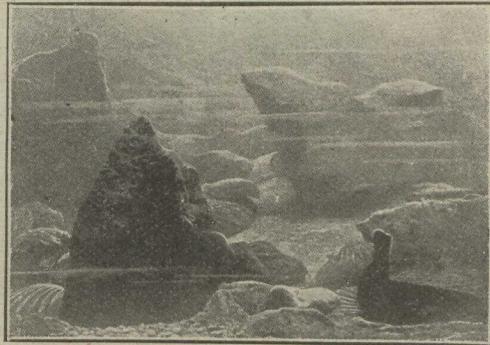


Poisson pêché récemment dans le golfe de Californie

D'autres poissons ont la tête complètement lumineuse, et voyagent ceints d'une auréole.

Les lueurs qu'émettent les singuliers habitants des grands fonds, poissons, vers, crustacés, étoiles de mer, sont multicolores : il y en a de rouges, de jaunes, de vertes et de bleues. D'ailleurs, dans ce domaine des ténèbres, chacun s'évertue pour s'illuminer, chacun a son mode particulier d'éclairage.

Comme pour les êtres qui y vivent, le monde sous-marin est, pour le règne végétal, le monde renversé. Car l'Océan a ses plantes, ses bois, ses forêts vierges, ses tapis de mousses et de fleurs resplendissantes ; mais tout cela au rebours de ce que nous concevons... Là, tout d'abord, les plantes n'ont pas de racines ; elles possèdent un simple "pied" qui les attache au sol, terre, vase ou roc,



Un paysage sous-marin

peu importe, car ce n'est pas ce sol qui les nourrit, c'est l'eau.

Des plantes, avons-nous dit ? Mais ce ne sont pas des plantes comme celles que nous trouvons ordinairement sur la terre. Les plantes marines, surtout celles des plus grandes profondeurs, sont des animaux. Elles constituent une sorte d'inter-

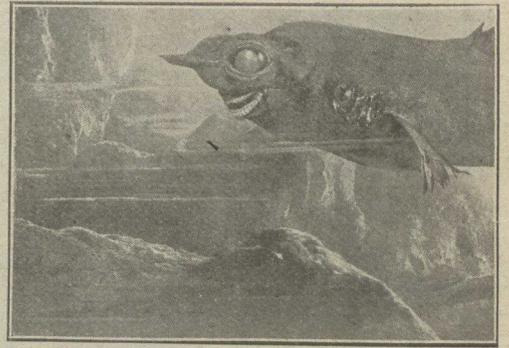


Un jardin sous-marin

médiaire entre les deux règnes : elles sont plantes par la forme, animaux par la manière de vivre et les habitudes.

Le mot de forêt n'est pas trop fort pour désigner les végétations merveilleuses dont ces fonds de mer, que la drague a seule explorés, sont tapissés. Il y a là, sous les abîmes de l'Océan, de vastes espaces qui sont reouverts d'"Eponges", assez semblables à un buisson ou à un arbrisseau, dont les rameaux ont de un pied à un pied et demi de longueur et qui sont là comme la bruyère sur une lande.

En remontant un peu vers la surface, nous trouverions encore sujet à nous émerveiller, car, depuis les plus grandes profondeurs jusque presque sur nos côtes, les fonds de mer sont peuplés de plantes étranges. L'"Anémone de mer", en effet, animal coriace, charnu et visqueux, et qui peut vaguement se mouvoir à l'oeil, est semblable à une fleur, avec des pétales aux couleurs infinies, blanches, roses, bleues, pourpres ; il suffit qu'une bête qui passe vienne à l'effleurier, pour être en quelque sorte mécaniquement capturée ; car ces pétales roses, si merveilleux à voir, sont une arme terrible, qui brûle et empoisonne



Le squale à l'oeil vert

en même temps, adhérant à tout ce qu'ils touchent, comme les bras d'une pieuvre.

Si l'anémone de mer forme une mystérieuse transition entre la bête et la plante, le corail, à son tour, est le trait d'union entre le règne de la vie et celui de la pierre inerte ; c'est un animal qui se finit en caillou. Les Grecs prenaient le corail pour une plante qu'ils nommaient "Fille de la mer" ; on dirait, en effet, un arbrisseau sans feuilles, d'un rouge purpurin, portant à chaque extrémité de ses rameaux de délicates petites fleurs étoilées avec des rayons blancs. Mais cette plante est bel et bien un animal, dont la fleur, comme celle des anémones de mer, pond des oeufs ; une fois pondus, ces oeufs s'allongent, puis se percent d'un petit trou d'où il sort un ver, qui va en frétilant se fixer sur un rocher, où il devient bientôt une autre fleur. Arrivées au bout de leur vie, ces fleurs se minéralisent, elles deviennent un roc plus dur que le marbre. Ainsi, de microscopiques animaux deviennent des récifs, des îles, des continents !

Les fonds de la mer ne sont pas seulement le royaume de l'extraordinaire et de l'étrange ; ils sont aussi le royaume où les formes animales les plus anciennes se trouvent avoir été conservées comme par miracle. Telle forme d'"Oursin" ou d'"Etoile" qu'on croyait disparue à jamais et qu'on ne trouvait plus qu'à l'état fossile, c'est-à-dire figée dans la pierre à construction, dans la pierre à bâtir, s'est retrouvée vivante, conservée pendant les siècles dans les fonds si calmes de la mer.

Le 30 novembre 1861, l'équipage de l'avisos à vapeur, l'"Alecton", aperçut sur les eaux, entre Madère et les Canaries, quelque chose de rougeâtre qui flottait ; un débris de navire sans doute. Mais non, cela s'agit, cela a des pattes ; c'est un animal. Le corps avait 5 à 6 verges de long, et huit bras formidables ; deux yeux à fleur de tête avaient un développement prodigieux, une teinte glauque, une effrayante fixité ; la gueule avait la forme d'un bec de perroquet. Ni balles, ni harpons n'eurent de prise sur ce corps visqueux. Enfin, on parvint à l'enserrer dans un noed coulant ; mais, comme on le hissait à grand-peine, car il devait peser plus de 4,000 livres, le monstre se sépara en deux, sous son propre poids, et ses deux moitiés retombèrent dans les flots, où elles disparurent aux abîmes inconnus qui avaient vomé le monstre, sans doute déjà blessé ou malade.

Il y a donc bien quelque part au fond de l'Océan de ces poulpes gigantesques dont nous parlent une foule d'anciens récits, longtemps et à tort traités de fables. On a aussi retrouvé dans des estomacs de requins, de cachalots et de baleines, des tentacules de ces animaux, qui n'étaient pas encore digérés, et qui avaient évidemment appartenu à des sujets de proportions inconnues.

Pourquoi les abîmes ne recèleraient-ils pas de même le fameux Serpent de mer qui a donné lieu à tant de récits extraordinaires, mais qui, peut-être aussi, n'est pas un simple mythe ?

Une plante sous-marine

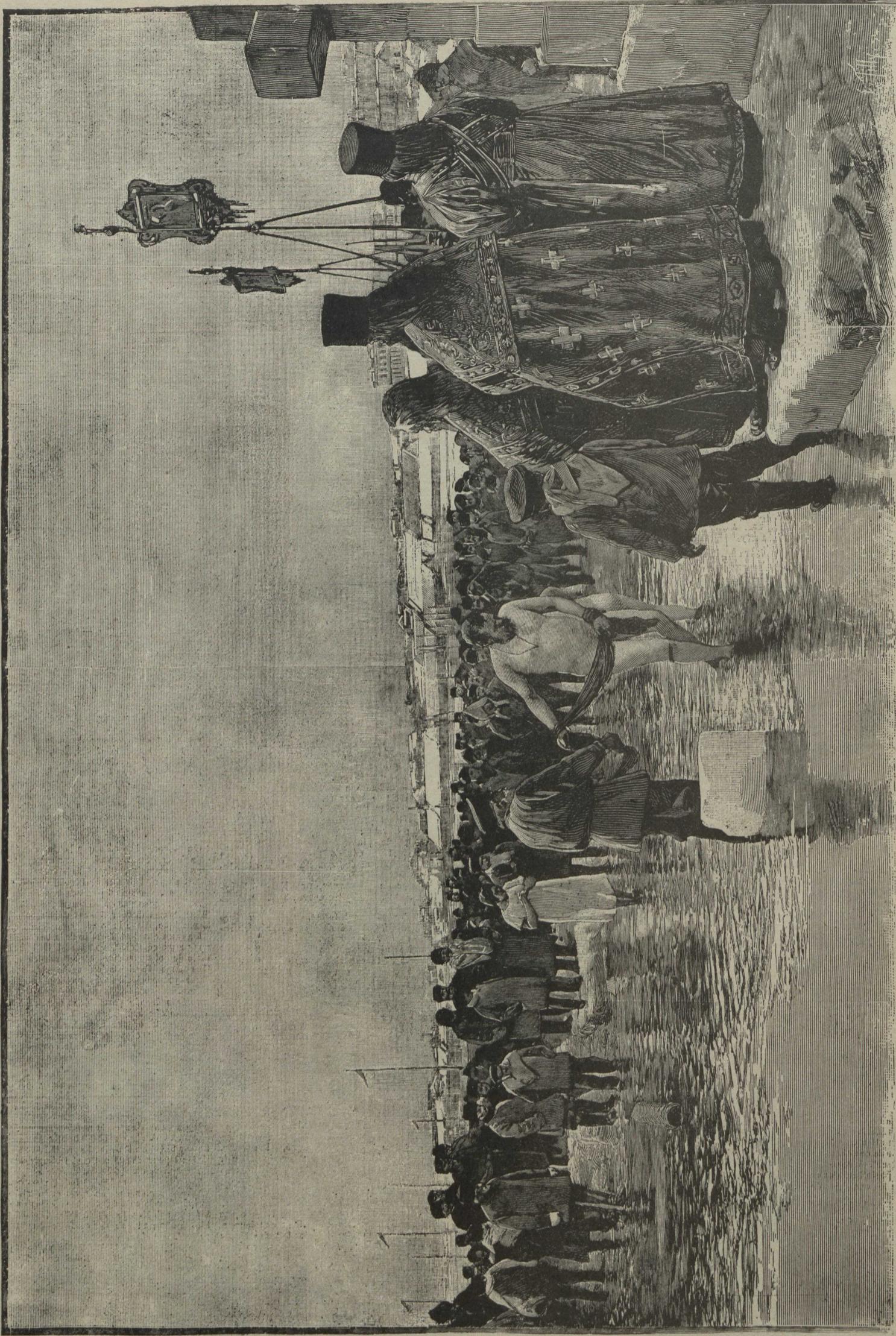
VULGARISATOR.

Après un examen oral en Sorbonne :

— Sur quel sujet avez-vous été interrogé ?

— Sur Foucault.

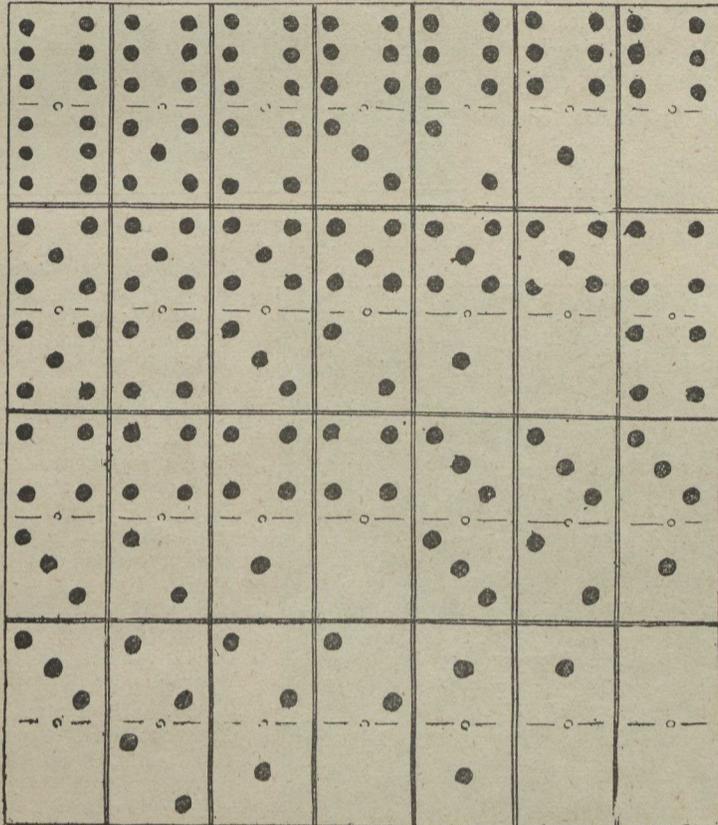
— Alors, un sujet de... pendule.



LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE EN RUSSIE.--UN BAIN FROID DANS LE VOLGA.--(Pour plus amples détails voir la page 890)

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LE CONCOURS DES DOMINOS



nos complet. Il faudra les découper si vous n'en avez pas d'autres et former avec ces 28 dominos un nom de baptême bien connu, dont la fête se souhaite au mois d'août.

du 3 à côté, absolument comme un jeu ordinaire. De plus, vous devrez mettre au moins un 6 dans chaque lettre.

Il suffira d'indiquer ce nom de baptême pour avoir droit aux prix.

Le concours que Tirésias présente aujourd'hui aux lecteurs et lectrices de l'Album Universel offre plus d'une difficulté.

Ainsi, l'administration de l'Album Universel donnera à la première personne qui fera parvenir la solution exacte (par la poste) du problème ci-dessous,

UNE MAGNIFIQUE HORLOGE.

Aux deux autres réponses exactes qui suivront, nous donnerons respectivement un an d'abonnement à l'Album Universel et six mois d'abonnement à l'Album Universel.

Prière d'adresser les réponses comme suit : Tirésias, Album Universel, Boîte 758, Montréal, Canada.

NOTICE EXPLICATIVE.

Voici un jeu de dominos du 3 à côté, absolument comme un jeu ordinaire.

Table with 6 columns and 32 rows of numbers: 1, 2, 4, 8, 16, 32; 3, 3, 5, 9, 17, 33; 5, 6, 6, 10, 18, 34; 7, 7, 7, 11, 19, 35; 9, 10, 12, 12, 20, 36; 11, 11, 13, 13, 21, 37; 13, 14, 14, 14, 22, 38; 15, 15, 15, 15, 23, 39; 17, 18, 20, 24, 24, 40; 19, 19, 21, 25, 25, 41; 21, 22, 22, 26, 26, 42; 23, 23, 23, 27, 27, 43; 25, 26, 28, 28, 28, 44; 27, 27, 29, 29, 29, 45; 29, 30, 30, 30, 30, 46; 31, 31, 31, 31, 31, 47; 33, 34, 36, 40, 48, 48; 35, 35, 37, 41, 49, 49; 37, 38, 38, 42, 50, 50; 39, 39, 39, 43, 51, 51; 41, 42, 44, 44, 52, 52; 43, 43, 45, 45, 53, 53; 45, 46, 46, 46, 54, 54; 47, 47, 47, 47, 55, 55; 49, 50, 52, 56, 56, 56; 51, 51, 53, 57, 57, 57; 53, 54, 54, 58, 58, 58; 55, 55, 55, 59, 59, 59; 57, 58, 60, 60, 60, 60; 59, 59, 61, 61, 61, 61; 61, 62, 62, 62, 62, 62; 63, 63, 63, 63, 63, 63

Le tableau ci-dessous permet de deviner l'âge d'une personne; cette récréation, ancienne sans doute, mais peu connue, mérite d'être présentée à nos lecteurs.

Vous priez une dame de la société de vous indiquer les colonnes où se trouve le nombre correspondant à son âge. Il vous suffira de faire l'addition des chiffres placés en tête des colonnes désignées pour avoir ce nombre.

Un exemple : La personne que vous interrogez a 23 ans ; elle désigne ses colonnes, 1, 2, 3, 5, dont les premiers chiffres sont : 1, 2, 4, 16 — 23.

Tant qu'on ne connaît pas la clé du problème, on reste fort intrigué.

LES CASSE-TÊTE

Voici la réponse au problème de permutations que nous avons posé dans notre dernier numéro : On obtient premièrement :

En second lieu :
Troisièmement :
et enfin :

TAPIS-VERT.

LES ÉCHECS

Solution du dernier problème (problème No 3) :

- 1. T. 5. C D I. R 3 T R
2. P pr F échec 2. R 2 T R (A.)
3. T 2 C D 3. R 1 T R
4. T 2 T R échec et mat.
(A.) 2. R 4 T R
3. F 5 R 3. R pr P
4. F 7 C R échec à la découverte et mat.

TAPIS-VERT.

UN TOUR PAR SEMAINE

En attendant la deuxième série de l'intéressant professeur Appanaï, que je me ferai un devoir de publier la semaine prochaine, je veux vous donner le moyen d'éteindre une bougie à cent pas de distance, par le moyen d'un coup de fusil chargé à bal.

On peut s'amuser facilement avec cette expérience, à la campagne, dans un jardin un peu grand : l'on peut faire défi au plus adroit tireur, et être sûr de remporter la victoire.

Vous prendrez un fusil, vous y mettez la charge ordinaire de poudre, et une balle de plomb. Votre adversaire en fera autant de son côté, vous le laisserez tirer le premier, pour lui voir manquer son coup, attendu qu'il est très difficile à une pa-

reille distance d'avoir l'oeil assez juste pour parvenir à éteindre une bougie.

Après l'avoir badiné sur son adresse prétendue, vous vous mettez en devoir de tirer votre coup, et vous éteignez la bougie, au grand étonnement des spectateurs qui vous auront vu charger votre fusil à l'ordinaire, avec poudre et balle, mais qui ne se seront point aperçus que votre balle était percée de part en part en forme de croix.

Tout le merveilleux de cette expérience consiste dans cette balle percée, où l'élasticité de l'air qui la chasse acquiert une force divergente en passant par les trous de cette balle ; et lui donne les moyens de produire cet effet surprenant.

HERMANN.

EN RETARD

Les deux bonnes réponses des personnes suivantes nous sont parvenues trop tard pour classification :

M. Georges Dubuc, Cambly Bassin ; Madame S. Glenfield, 337 rue du Grand-Tronc, Montréal.

TIRESIAS.

jour : "Ah ! ça, voyous, le manger est risible ; déridez-vous, je suis à bout de mes farces." Il faillit s'épanouir.

Les gredins du ventre applaudirent les sinistres et les ronds furent notés.

PROVERBE

Battu par la tempête, un vieux navire avait Vu tomber maintes fois ses mâts et sa voilure, Mais l'équipage bien tranquille s'en foutait Car l'habitude est une seconde mature.

JEAN-LOUIS.

COQUILLES

C'est un homme de rien, d'une grande rapacité, qui, après avoir braillé longtemps dans le carreau, fut réputé de la Pomme. C'est lui qui s'écria un

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes "Laxatives Quinine." Cette signature se trouve sur chaque boîte, 25c.—2

Nos belles paroisses Canadiennes

SAINT-ANTOINE DE TILLY. -- SON DEUXIÈME CENTENAIRE. -- UNE PAGE D'HISTOIRE



L'église de Saint-Antoine de Tilly

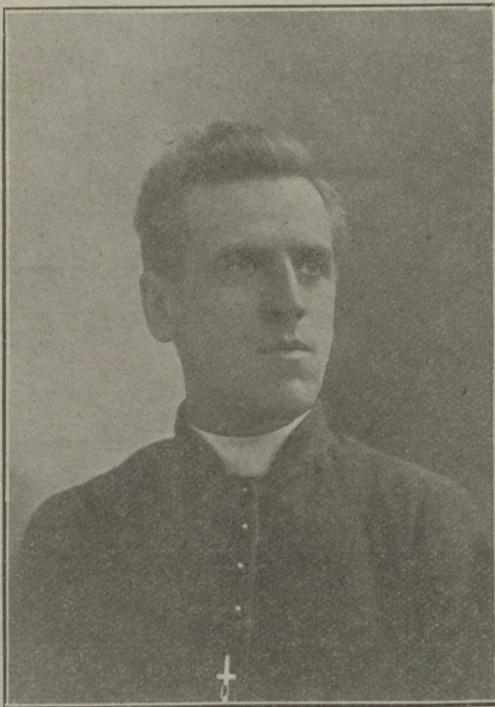
Il n'y a que quelques mois, Saint-Antoine de Tilly, magnifique paroisse canadienne du comté de Lotbinière, fêta son deuxième centenaire.

C'est, en effet, en 1702, sous le règne de Mgr de St Vallier, le vénérable Mgr de Laval vivant encore, que la jolie paroisse de Saint-Antoine de Tilly fut fondée. Aujourd'hui, après avoir été diminuée par la fondation des paroisses de St Apollinaire, de St Flavien et de St Agapit, elle compte encore 1,800 habitants. Elle a un joli village, une belle église, un beau presbytère en pierre, bâti par le révérend et regretté grand-vicaire, Antoine Proulx, de grands magasins et un couvent qui donne l'instruction à un bon nombre d'enfants des deux sexes.

Pour les détails sur l'histoire de la paroisse de Saint-Antoine de Tilly, je renvoie le lecteur à la brochure que vient de faire imprimer M. Pierre-Geo. Roy, du "Bulletin des Recherches Historiques", de Lévis, 1902.

La première chapelle fut bâtie sur la côte, par le seigneur Villien. Dès 1702, on y faisait les offices; elle était en bois.

La seconde église fut bâtie au pied de la falaise, en 1721, sur le domaine de sieur Pierre-Noël le Gardeur, seigneur de Tilly, auprès de son manoir, dont on voit encore les ruines. Ce seigneur donnait un arpent de terre de front



Le Rév. M. Rouleau, curé de Saint-Antoine de Tilly

pour y bâtir cette église, et un presbytère. Cette église était encore en bois et devait servir au culte pendant 67 ans seulement.

L'église actuelle de Saint-Antoine de Tilly a été construite en 1788. Elle fut bénie le 24 septembre 1788, par le Rév. M. Noël, curé, en présence de Mgr Bailly de Messein, évêque de Capae, coadjuteur de Mgr Hubert, et curé de la Pointe-aux-Trembles.

Depuis 1788, cette église a subi plusieurs fois d'importantes réparations.

On admire dans l'église de Saint-Antoine de Tilly plusieurs peintures que des connaisseurs ont évaluées à un très-haut prix. Elles furent achetées par M. l'abbé Philippe-Jean-Louis Desjardins, prêtre français que la révolution jeta sur les rives du Canada.

MISSIONNAIRES ET CURES.

Le premier missionnaire de Saint-Antoine de Tilly fut un Père Récollet, le Père Honoré Hurette, 1702; son premier acte dans les registres est du 6 janvier 1702.

Le Père Félix Cappel, Récollet, en 1703; Pierre le Picard, 1703-1713, prêtre séculier; Alexandre Cloutier, 1714, séculier; François Filorier,

Récollet, 1718; Juconde Drué, Récollet, 1719-1720; Joseph Resche, 1720-1733, séculier; François Rouillard, 1733-1734, séculier; Guillaume Guezets de la Bretesche, 1734-1735, séculier; Jean-Baptiste Noël, 1736-1790, séculier; Jean-Baptiste Antoine Marcheteau, 1790-1798, séculier; François-Raphaël Paquet, 1798-1806, séculier; Jean-Baptiste-Janvier Leclerc, 1806-1814, séculier; Louis Raby, 1814-1835, séculier; Louis Proulx, 1835-1847, séculier; Pierre Béland, 1847-1859, séculier; Basile Robin, 1859-

1894; séculier; Adalbert Blanchet, 1895-1899, séculier; François-Nicolas Albert Rouleau, 1899, séculier.

LE CURE ACTUEL.

Le curé actuel, le révérend M. Rouleau, a pris possession de sa cure le 6 octobre 1899.

C'est M. le curé Rouleau qui a mené à bonne fin les importants travaux qui font de son église paroissiale un des plus beaux temples du comté de Lotbinière. M. le curé Rouleau est estimé et aimé de ses paroissiens à l'égal d'un père. Il aime ses paroissiens, et ses paroissiens le lui rendent bien. Il est tout coeur, tout dévouement pour leur bien temporel comme pour leur bien spirituel. Aussi, porte-t-il dans sa main le coeur de tous ses paroissiens.

Puisse-t-il couler des jours longs et heureux parmi une si excellente population!



Le vieux manoir seigneurial de Tilly, maintenant occupé par M. Nap, Marchand, rentier.

La paroisse de Saint-Antoine de Tilly a donné naissance à plusieurs prêtres. D'abord, c'est M. Philippe Angers, qui mourut curé de Saint-Joseph de Lévis, en 1838.

Rév. François Pilore, ancien supérieur du collège de Ste Anne de la Pocatière, et qui mourut en 1886, curé de St Augustin, comté de Portneuf.

Rév. M. F. X. Ménot, né en 1838, curé actuel de St Jean-Baptiste des Ecureuils.

Rév. François-Alfred Bergeron, curé actuel de St Gervais, et qui est né en 1843.

Rév. Louis-Zoël Lambert, né en 1846, et curé de St François de Beauce.

Rév. Joseph-Alphonse Apollinaire Gingras, ancien curé du Château Richer, et que la maladie a forcé de se retirer

du saint ministère, en 1901.

C'est l'un de nos poètes qui a fait sa marque dans les lettres canadiennes, et qui brille encore par sa vie éloquente dans la chaire sacrée.

Enfin, le Rév. M. Wilfrid Larue, né en 1872, et qui est actuellement vicaire à la cathédrale de Sherbrooke. C'est le frère de M. Joseph Larue, notaire, pratiquant à St Antoine.

Les messieurs prêtres qui ont exercé le ministère en qualité de vicaire à Saint-Antoine de Tilly sont: M. Basile Robin, en 1849-1858.

Rév. Prospère Vincent, 1870-1871. M. Vincent est actuellement en repos pour cause de maladie.

Rév. M. John Patrick Colfer, 1872-1873. Il réside actuellement à l'inspice St Joseph de la Déivrance à Lévis.

Rév. M. P. Jos. Charles Baillargeon, curé de St Cyrille de l'Islet depuis 1898.

Rév. Henri-Arthur Scott, né en 1858 et curé de Ste Foye.

Le Rév. M. Armand Bergeron, diacre de la Sainte Eglise, actuellement professeur au collège de Lévis, aura le bonheur d'être ordonné prêtre dans sa paroisse natale, à St Antoine, par Sa Grandeur Mgr l'archevêque, dans la prochaine visite pastorale, qui aura lieu dans l'été de 1903, dans le comté de Lotbinière.

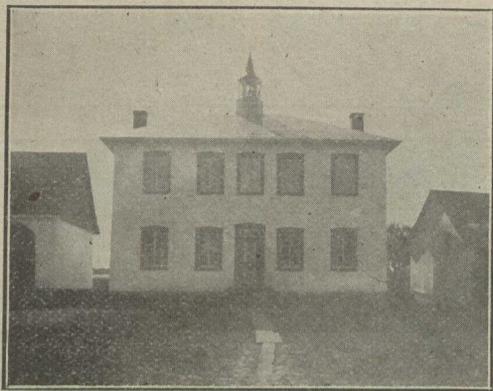
Les marguilliers en charge de St Antoine de Tilly sont au nombre de 122. La liste s'ouvre en 1712 par M. Louis Croteau, pour se continuer, jusqu'en 1902, par M. George Bergeron, qui est actuellement marguillier en exercice. Les deux autres marguilliers du banc, en 1902, sont MM. William Laroche et Firmin Marion.

Le premier seigneur de Saint-Antoine de Tilly a été Sébastien de Villien, en 1672. Après les Villien sont venus les le Gardeur de Tilly, puis les Noël de Tilly, pour arriver aux MM. Dionne, dont les derniers sont MM. Philémon et Arthur Dionne, en 1902.

Les médecins qui ont pratiqué à Saint-Antoine



Le presbytère de Saint-Antoine de Tilly



Ecole modèle de St-Antoine de Tilly tenue par les religieuses servantes de Marie

sont au nombre de neuf. Le médecin actuel est M. Odilon Lauriault, brave homme comme il n'en fut jamais, homme de bon conseil et le bras droit de son curé, qu'il seconde dans toutes ses entreprises. Si M. le curé est l'homme d'action, on peut dire que M. le Dr Lauriault est la cheville ouvrière. C'est un homme de haute intelligence, un parfait gentilhomme doublé d'un excellent chrétien.

Il y a eu sept notaires à Saint-Antoine depuis sa fondation. La liste s'en ouvre en 1809, par le nom de M. Joseph Côté, pour se continuer, en 1902, par M. Joseph Larue, un homme qui a les mêmes qualités que M. le Dr Lauriault et qui mérite les mêmes louanges à tous égards. Des hommes de cette trempe, un curé ne saurait en avoir jamais trop dans sa paroisse. Ces hommes de coeur, d'honneur et de religion font la consolation d'un curé.

Reproduisons d'un journal du temps le compte-rendu des grandes fêtes du mois d'octobre dernier, fêtes qui feront époque dans l'histoire de la paroisse.

"La paroisse de Saint-Antoine de Tilly était en liesse, à l'occasion de la bénédiction solennelle de trois cloches, faite par Sa Grandeur Mgr L. N. Bégin, archevêque de Québec.

"Cette fête a été la plus belle qui ait eu lieu dans cette paroisse.

"Sa Grandeur Mgr l'archevêque, accompagnée de plusieurs membres du clergé, arrivait à Saint-Antoine vers les 6 heures du soir, par le train du Drummond. Au moment où il descendait du train à la gare de St Apollinaire, les magnifiques cloches de cette paroisse, dont l'église n'est qu'à quelques pas, se firent longuement entendre pour saluer le premier pasteur de l'archidiocèse. Les cloches de St Apollinaire sont très belles, très harmonieuses.

"Un spectacle enchanteur s'offrait aux regards de tous les étrangers, en arrivant au joli village de St Antoine. Pas une maison qui n'ait hissé son drapeau. Ce n'était partout que pavillons, drapeaux flottant au vent, arches de verdure avec inscriptions appropriées, oriflammes, décorations et illumination de toutes les maisons. L'on se serait cru dans une grande ville, où l'on n'aurait pas fait mieux les choses. Le feu d'artifice qui eut lieu dans la soirée fut magnifique. Le beau temps, revenu depuis une couple d'heures, en assura le succès. En un mot, tous les préparatifs ont été faits pour que la démonstration du 13 et du 14 octobre 1902 soit sans pareille dans les annales de la paroisse de Saint-Antoine de Tilly, qui fête en même temps le deuxième centenaire de sa fondation. Une seule chose manquait pour saluer dignement l'arrivée du vénérable archevêque de Québec : les cloches.

"Mais si les cloches encore cathécumènes se taisaient, il y eut compensation. Les oreilles furent charmées d'entendre les voix fraîches et enfantines des élèves au couvent, qui, dans un chant tendre et touchant, redisaient leur amour, leur respect et leur reconnaissance envers Mgr l'archevêque, pendant que toute la foule accourue de toute la paroisse, et massée près du presbytère et de l'église, courbait son front sous la main bénissante du prélat.

"Il est bon de dire ici, pour l'histoire de la paroisse de Saint-Antoine, que, depuis le mois de septembre dernier, les Dames Religieuses, servantes du Saint-Coeur de Marie, ont la direction de l'école de l'église.

Il est sans conteste que la plus grande part de mérite dans l'organisation de cette fête brillante revient au digne curé de la paroisse, M. l'abbé A. Rouleau. Il a droit d'être fier du succès qui a cou-

ronné ses efforts et ceux de ses bons et braves paroissiens, qui l'ont si bien secondé.

"Mardi, le 4 octobre, nous avons été gratifiés d'une température superbe, ce qui a permis à toute la paroisse et à beaucoup d'étrangers d'accourir en foule pour être témoins de la grande cérémonie qui allait avoir lieu. L'église spacieuse de St Antoine était trop étroite pour contenir la foule qui s'y pressait.

"L'office commença sur les 9 heures, par une messe basse dite par le Rév. M. Jos. A. Bureau, curé de St Michel de Bellechasse. Mgr l'archevêque assistait au trône, accompagné de MM. les abbés A. Bergeron, curé de St Gervais, et C. N. Pâquet, curé de St Apollinaire. M. l'abbé Eug. Laflamme, assistant-secrétaire, remplissait les fonctions de maître des cérémonies. On exécuta du beau chant pendant la messe.

"MM. les marguilliers et leurs épouses, ainsi que MM. les députés du comté, M. le maire de la paroisse et leurs épouses, avaient été placés au baschoeur, pour la circonstance, et tout près des trois



Magasin général et maison de M. Philéas Normand, marchand

magnifiques cloches, tout enrubanées et enguirlandées, qui allaient être bénites."

"La première pèse 2,019 livres.

"La seconde pèse 1,659 livres.

"La troisième pèse 1,188 livres.

"On a donné à la première le nom de Léon.

"On a donné à la seconde les noms de Louis-Nazaire.

"On a donné à la troisième les noms de François-Albert.

"Ce sont les noms de notre Saint-Père le Pape Léon XIII, de Monseigneur l'archevêque de Québec, et de M. le curé de Saint-Antoine.

"Ces cloches viennent de la maison Mears et Stainbank, de Londres.

"Sur la première cloche, on y lit les inscriptions suivantes :

"Léon XIII, pape ; Edouard VII, roi."

"Louis-Nazaire, archevêque de Québec."

"Sur la seconde : Lord Minto, gouverneur-général du Canada ; Wilfrid Laurier, premier-ministre du Canada ; S. N. Parent, premier-ministre de Québec ; Jos. Larue, Ecr., N. P., maire et préfet de Lotbinière."

"Sur la plus petite : Albert Rouleau, prêtre curé ; Georges Bergeron, William Laroche, Firmin Marion, marguilliers de l'oeuvre."

"C'est M. Emile Morissette, de Québec, qui a été chargé du soin de monter les nouvelles cloches dans le clocher de l'église, et, à une heure et demie, pendant le banquet, elles étaient déjà installées, et jetaient aux quatre vents du ciel leurs notes harmonieuses et charmaient dans leur gai concert les oreilles de tous les paroissiens et des étrangers qui avaient assisté à cette grandiose fête de paroisse. Le nouveau carillon sonne admirablement bien et tout le monde en est content et réjoui, et M. le curé le premier, autant et même plus que tous les autres. Mgr l'archevêque, qui

s'y entend, a trouvé admirable l'harmonie de ce carillon, et en a félicité grandement M. le curé.

"C'est ici le temps de dire que, pour fêter dignement le deuxième centenaire de la fondation de la paroisse, M. le curé et les fabriciens avaient décidé, dès le mois de mai dernier, de faire construire un nouveau portail à leur église, portail et portique qui seraient surmontés d'un clocher plus grand et plus spacieux, pour permettre l'installation de ces cloches, dont on voulait alors faire l'acquisition.

"Ces travaux ont coûté \$5,125, et ont été dirigés par M. Jos. St-Hilaire, ayant pour architecte M. David Ouellet, de Québec. Ces travaux sont terminés à la date où nous sommes, et ont été admirablement bien faits. Ce portail et ce clocher donnent à l'ancienne église un regain de splendeur et de jeunesse. On admire l'élégance du clocher et des ornements qui l'accompagnent. La pierre à bosse et taillée vient des carrières de M. Damase Naud, de St Marc des Carrières, comté de Portneuf."

"Les membres du clergé présents au chœur pendant cette cérémonie sont les messieurs dont les noms suivent :

"Rév. M. Jos. A. Bureau, curé de St Michel ; Rév. M. Alfred Bergeron, curé de St Gervais ; Rév. M. F. E. J. Casault, ancien curé de St Casimir ; Rév. M. C. N. Pâquet, curé de St Apollinaire ; Rév. M. Apollinaire Gingras, ancien curé du Château-Richer ; Rév. M. Ed. Pagé, aumônier du Bon-Pasteur, Québec ; Rév. M. O. Cantin, curé de St Nicolas ; Rév. M. E. O. Corriveau, curé de Ste Pétronille ; Rév. M. J. H. Fréchette, curé de St Malachie ; Rév. M. Albert Rouleau, curé de St Antoine ; Rév. M. Denis Caron, curé de St Etienne de Lauzon ; Rév. M. Eug. Laflamme, assistant-secrétaire de l'archevêché ; Rév. M. Amand Bergeron, diacre du collège de Lévis.

"Le poids total des cloches est de 4,868 livres.

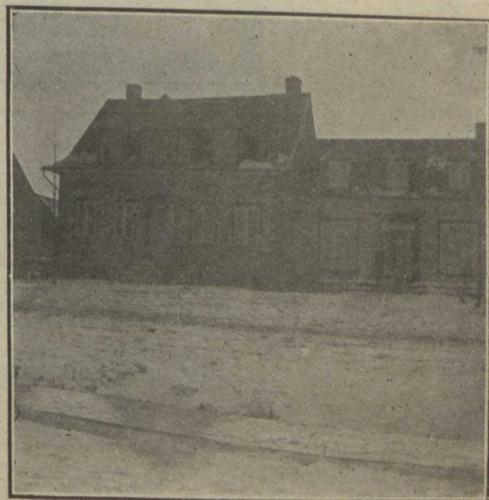
Parlant du grand banquet qu'il y eut pour commémorer ces grandes fêtes, le journal que nous venons de citer ajoute :

"Pendant le banquet, plusieurs discours éloquentes ont été prononcés. On a admiré la manière admirable, délicate et sentimentale avec laquelle M. le curé Rouleau s'est exprimé. Remerciements à ses marguilliers, qui l'ont si bien compris et secondé, ainsi que tous ses autres paroissiens ; reconnaissance envers Sa Grandeur Mgr l'archevêque, qui, dans le passé, a été son guide, son conseiller, son directeur, et qui a daigné laisser ses graves occupations pour honorer et rehausser de sa présence cette inoubliable fête de paroisse. La bouche parle de l'abondance du coeur, et l'on sait s'il y en a "du coeur" dans M. le curé de Saint-Antoine! L'on a vu plus d'une main essuyer des larmes d'attendrissement à la parole chaude et élo-

quente du pasteur de la paroisse de St Antoine.



Maison du Dr Odilon Lauriault



Maison du notaire Joseph Larue, maire de St-Antoine

ALBUM UNIVERSEL



L'ECOLE POLYTECHNIQUE DE MONTREAL, EN VOIE DE CONSTRUCTION RUE ST-DENIS, EN FACE DE L'EGLISE ST-JACQUES. M. EMILE VANNIER, ARCHITECTE

ET VUES DIVERSES DE QUELQUES ÉTABLISSEMENTS DU MÊME GENRE A PARIS ET A LILLE

No 1 — L'amphithéâtre de chimie du lycée Buffon, à Paris. — No 2. La grande cour intérieure de l'école polytechnique, de Paris, avec vue sur les salles de billard et la salle d'escrime. — No 3. Costume officiel des élèves de l'école polytechnique de Paris. — No 4. Façade du lycée Montaigne à Paris. — No 5. Les cuisines du collège Chaptal, à Paris. — No 6. La cour d'honneur du collège Rollin, à Paris. — No 7. L'école polytechnique de Montréal. — No 8. Le lycée Condorcet à Paris. — No 9. Le lycée Molière à Paris. — No 10. Le préau couvert du lycée Voitain à Paris. — No 11. Les dortoirs de l'école polytechnique de Paris. — No 12. La séance de dessin en plein air, à l'école polytechnique de Paris. — No 13. L'école des arts et métiers de Lille, boulevard Louis XIV. — No 14. La hure ou inscription faite à terre comme amusement, à l'école polytechnique de Paris, par les élèves couchés bout à bout. — No 15. La salle d'études à l'école polytechnique de Paris.

LA MODE ILLUSTRÉE

PAR FALBALAS

Maintenant que le brouhaha des fêtes disparaît, les veillées au coin du feu vont reprendre tout leur attrait. La question des toilettes de sortie sera quelque peu mise de côté, j'imagine, par mes aimables lectrices, pour faire place au sujet récréatif et toujours intéressant des objets de fantaisie. Parlons-en donc aujourd'hui.

La figure 1, que vous trouverez dans cette page, représente une magnifique frange au crochet.

Cette frange se fait en allant et revenant, avec de la laine de Hambourg, en commençant par le second tour.

La tête s'exécute lorsque la dent est terminée. On monte une chaînette de la longueur que l'on veut donner à la frange.

1er tour. — Une maille simple dans chaque point de la chaînette d'appui.

2ème tour. — Cinq points de chaînette en l'air ; continuer la chaînette en prenant consécutivement trois points sur un seul fil des barres du tour précédent, cinq points en l'air, trois points en prenant sur les barres suivantes, etc.

3e tour. — Prendre dans la boucle de chaînette : une barre simple, une bride double, deux brides triples, deux points en l'air, deux brides triples, une bride double, une bride simple, un point simple piqué entre les floches.

Cela fait, prendre le côté de la dentelle opposé à la dent et faire un rang composé de : une bride double, un point de chaînette, une bride double, etc., en faisant entre les barres une maille sur la frange.

Pour faire les glands, on coupe huit brins de laine de 3¼ pouces à 3½ pouces de longueur ; on les double en attachant solidement avec une boucle de laine ou de cordonnet dont on rentrera un des bouts.

On maintient l'autre extrémité en faisant glisser les doigts à un demi-pouce environ au-dessous de la boucle ; on entoure la laine en serrant pour former la tête ; on attache soigneusement laissant le brin d'attache assez long pour qu'il se perde dans la frange du gland.

Le brin qui forme l'attache doit être préalablement passé dans le milieu de chaque dent de la frange. Cette frange pourra servir à garnir des couvre-pieds, tapis, dessus de table et objets de toilette.

Nos Canadiennes raffolent tout particulièrement de plantes d'appartement. La figure 2 représente un magnifique cache-pot.

La monture de cet ouvrage est en carton, que l'on coupe en forme et que l'on recouvre de satin ou de soie. On réunit les deux extrémités par des attaches. Pour la broderie, qui s'exécute au passé, on emploie de la soie d'Alger verte deux tons pour les feuilles ; rose deux tons pour les fleurs.

L'encadrement est fait avec un galon or que l'on croise au centre en allant et revenant. On peut substituer de la mousse fine raide au carton, si l'on préfère que le cache-pot soit plus souple. Afin d'obtenir les dimensions exactes et la forme de cet objet, on enveloppe d'une feuille de papier le pot de fleur que l'on a l'intention de cacher, en faisant empiéter un bord sur l'autre d'une couple de pouces ; on reporte ensuite le patron obtenu sur du fort carton ; on enduira de colle la partie qui dépasse et on fixera le tout autour du pot jusqu'à ce que le carton soit collé.

On découpera ensuite un disque pour former le fond du pot, en ayant soin d'y faire un petit trou au centre, pour permettre à l'eau d'arrosage de s'écouler ; en collant le fond au cache-pot, on fera bien de l'assujettir à l'aide de quelques morceaux de calicots.

On découpera le feston du bord et l'on recouvrira le tout avec l'étoffe choisie.

La figure No 3 représente une magnifique bordure pour lingerie.

Cette bordure est en broderie anglaise, exécutée sur du nansouk ou de la percale. On l'emploie, mêlée à une dent au point de feston, pour bas de jupon, robe d'enfant, bas de pantalon, garnitures de taies d'oreiller, etc. Les points de raccord sont indiqués dans chaque creux des dents festonnées.

Comme pour toutes les espèces de broderies, on débute par tracer le dessin sur l'étoffe. On commence par faire un piqué en plaçant une feuille de papier uni ou du papier spécial à piquer sous notre modèle ; il est utile de mettre une couche de drap sous les deux feuilles, puis ensuite on pique tous les contours avec une aiguille. C'est la feuille de papier placée sous le dessin qui servira à poncer l'étoffe. On marque les points de raccord par de petites encoches que l'on place toujours au même endroit, au fur et à mesure que l'on pique le dessin.

Celui-ci devra être passé à travers avec une pierre ponce pour enlever les bavures qui se trouvent sur les piqûres. Ensuite, on l'applique sur l'étoffe

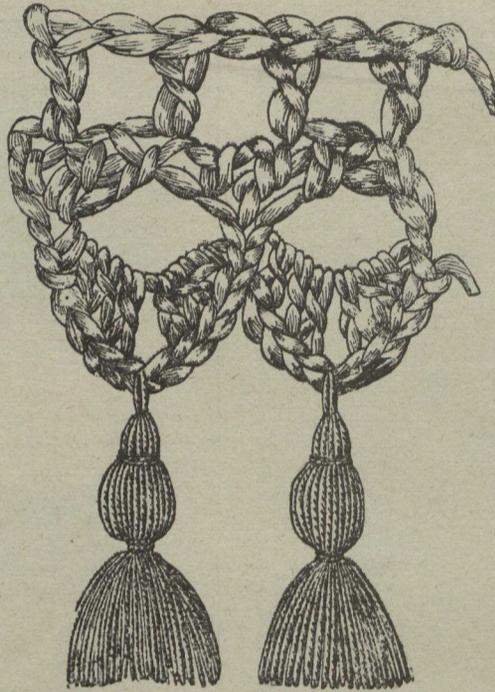


Fig. 1.—Frange au crochet

et l'on frotte dessus avec un tampon chargé de poudre spéciale ; on enlève la feuille piquée et l'on repasse avec un fer d'une douce chaleur. Pour l'exécution de la broderie, on passe un fil sur le trait dessiné sur l'étoffe, on donne un coup de ciseaux dans le milieu d'une feuille et dans le sens de la longueur. On traîne un peu le coton le long de la tige tracée, puis on commence le cordonnet en piquant l'aiguille dans l'ouverture pour la faire ressortir de l'autre côté. On travaille de gauche à droite et le point doit être fait régulièrement et serré ; en travaillant, il faut avoir soin de rentrer, avec l'aiguille, les bords de l'étoffe coupée, ce qui produit un petit rempli dans l'intérieur et donne beaucoup de solidité à l'ouvrage. Pour le feston du bord, on tient la bordure en ayant la courbe du feston devant soi, et l'on travaille de gauche à droite. Pour commencer ou remettre du nouveau coton, on prend un peu au delà du pied du feston, et en piquant l'aiguille de dessous en dessus, on tire le cordon, on pose le pouce de la main dessus, on pique l'aiguille en dedans du tracé, on la fait ressortir en dehors, on tire le coton en le soutenant toujours avec le pouce jusqu'au bout de l'aiguille, puis on serre le point.

Un mot sur l'ameublement, pour terminer :

Depuis quelque temps, nos artistes ne se contentent plus d'emprunter au passé : ils créent.

On a bien critiqué l'« Art nouveau », mais on peut dire que c'est à tort ; il y a eu, il est vrai, des essais peu heureux, au commencement de cette renaissance des arts ; aujourd'hui, on a étudié, examiné et comparé, et l'on nous offre du « Modern Style » fort joli, ma foi.

Dans les expositions, il nous est donné d'admirer des merveilles ; ce ne sont plus les formes banales que nous avons vues et revues, ce n'est ni du Henri II, ni du Louis XV ou du Louis XVI, non plus que du style Empire, c'est de l'« Art nouveau ».

Les lignes sont simples sans être droites, le côté

pratique se combine heureusement avec l'élégance de l'ensemble, qui est sobre et de bon goût.

Nous parlerons aujourd'hui de l'ameublement, car l'art décoratif se retrouve partout dans notre intérieur, depuis les meubles de fond jusqu'aux plus petits bibelots ; nous ne le bannissons pas de notre toilette, puisque les bijoux de tous genres suivent également le mouvement artistique ; mais nous reviendrons prochainement sur ce sujet.

Si vous devez, mesdames, songer à meubler une pièce ou à renouveler tout ou partie de votre mobilier, comparez ce que l'on vous montrera en style Art nouveau, avec les modèles anciens ou anciens rajeunis.

Point de surcharges, de moulures, de sculptures, ce n'est pas utile ; les formes gracieuses sont plutôt simples.

Comme bois, on a l'embarras du choix ; bien que les teintes claires soient fort prisées, on affectionne l'acajou pâle, qui se marie de la plus heureuse façon avec les cuivres.

Les bois laqués blancs, crème, vert d'eau, sont charmants, et si frais à l'oeil qu'on passe outre lorsqu'on songe à leur fragilité ; nous les voyons aussi bien dans les chambres à coucher qu'aux salons et dans la salle à manger. S'il m'était permis de donner mon goût personnel, je les bannirais de cette dernière ; le chêne et le noyer sont mieux à leur place ; mais rien ne les égalera en élégance pour une chambre ou un boudoir de jeune femme.

La simple armoire à glace a été détrônée par des modèles nouveaux.

D'un côté, c'est une porte à glace qui ferme une armoire, tandis que de l'autre, il y a des tiroirs grands ou petits, des niches, des étagères, ce qui donne au meuble un certain cachet personnel.

Les lits sont très bas et larges.

L'encadrement de la glace doit être assorti au mobilier ; il supporte des petites tablettes où l'on pose des vases, des statuettes, des bibelots artistiques.

Naturellement, il n'est pas nécessaire que ceux-ci soient du même style que la pièce dans laquelle on devra les mettre, mais il est indispensable qu'ils soient choisis avec goût, afin que l'ensemble paraisse heureux.



Fig. 2.—Cache-pot

FALBALAS.

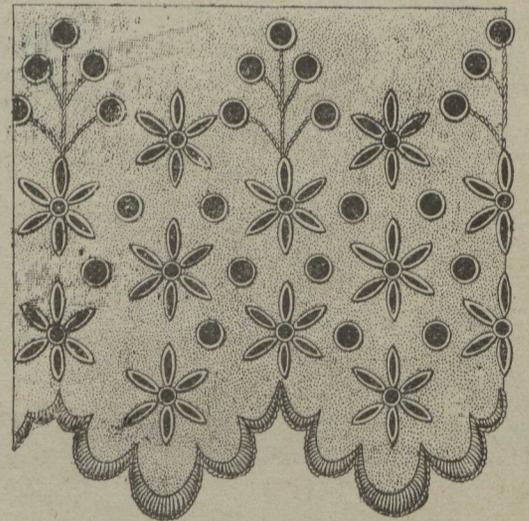


Fig. 3.—Broderie pour lingerie

La Moulardière reçoit hier un billet de faire part lui annonçant la mort d'un ami de collège.

—Pauvre vieux, dit-il d'un air attendri, nous nous étions perdus de vue depuis longtemps ; eh bien ! malgré cela, il a eu la délicatesse de penser à moi !

Un paysan, se confessant, s'accusait d'avoir volé cent gerbes de blé à son voisin.

Avant de lui donner l'absolution, le prêtre lui dit :

« En combien de fois avez-vous fait ce vol ?

—En quatre fois, mon père ; j'ai pris vingt gerbes par fois.

—Mais cela ne fait que quatre-vingts gerbes.

—Oui ; mais je dois aller prendre les vingt autres ce soir. »

A PROPOS DE PLAGIAT

Page littéraire de quelque actualité

Je me trouvais, l'autre soir, chez Antoine, où l'on jouait une pièce nouvelle, traduite de l'étranger : la "Bonne Espérance", de Herman Heyermans. On l'avait beaucoup applaudie, à cause du drame, qui n'est pas sans mérite, mais surtout à cause des décors, qui sont merveilleux de goût et d'exactitude pittoresque. Notre ami Antoine, sur ce terrain, a souvent fait ses preuves. Mais, cette fois, il s'est surpassé.

Pendant un entr'acte, je fus abordé par un homme de lettres très connu. Et nous causâmes de l'ouvrage.

— Il faut avouer, me dit-il, que cet Herman Heyermans a le aplomb.

Et, comme je me demandais où il en voulait venir, il ajouta :

— La "Bonne Espérance" est empruntée tout entière à une nouvelle de M. Masson-Forestier, "Baraterie", qui fut très remarquée quand elle parut dans la "Revue des Deux-Mondes".

Pour rafraîchir mes souvenirs, cet excellent confrère m'en résuma le sujet :

"Un armateur passant pour riche et bon, en réalité d'âme basse et inhumaine, souhaite la perte de son navire, qui est assuré plus qu'à sa valeur.

"Il décide de le faire partir, bien que ce navire — c'est un voilier — soit hors d'état de tenir la mer.

"Quelqu'un de l'équipage, au dernier moment, découvre le péril et refuse d'embarquer. Fureur de l'armateur, menaces, violences, pour obtenir l'embarquement.

"Le navire périt en mer avec tout son équipage. Ce sinistre, qui n'a eu aucun témoin, est prouvé par la venue, à la côte, d'une épave de la carène.

"L'armateur, aussitôt, s'abouche avec les assureurs, qui ne paraissent pas disposés à régler.

"Juste à ce moment arrive, chez l'armateur, la veuve de la principale victime. Cette jeune femme révèle qu'elle va être mère et le dit à l'armateur, auteur de la baraterie."

Tel est l'argument de "Baraterie", et tel est l'argument de "Bonne Espérance". La similitude est évidente ; elle saute aux yeux. Et M. Herman Heyermans, s'il est honnête, sera lui-même obligé d'en convenir.

— Savez-vous bien, reprit l'ami de M. Masson-Forestier, qu'il y aurait lieu de le poursuivre, comme plagiaire, et de lui réclamer des dommages-intérêts.

Je quittai le théâtre en ruminant ces propos. M. Masson-Forestier qui, avant d'être un littérateur très distingué, fut officier ministériel dans sa bonne ville de Rouen, n'a besoin de prendre l'avis de personne pour se guider. J'estime, néanmoins, que, s'il a du bon sens, il ne cherchera point quelle à son copiste. Ces procès en plagiat n'ont jamais mené à rien ; et, presque toujours, ils tournent à la confusion de ceux qui les intentent bien plus que de ceux qui les tentent à dés honorer. Nous en avons, sous la main, un éclatant exemple : M. Victorien Sardou. Il n'est pas un homme qui ait été plus fréquemment accusé d'avoir volé les idées d'autrui.

Dès qu'une de ses oeuvres était représentée, comme elle obtenait généralement un gros succès, un choeur de protestations s'élevait dans les journaux. C'était à qui accablerait le célèbre dramaturge. Il demeurait impassible et serein sous l'avalanche. Il ne sortit de son calme qu'envers Mario Uchard, qui osa le traîner devant les juges. Il eut une manière ingénieuse et spirituelle de se défendre. Il dressa une sorte d'"argumentum" qui établissait, d'une façon péremptoire, que le "Barbier de Séville" était exactement la même pièce que l'"Ecole des Femmes" et que, par conséquent, Beaumarchais avait plagié Molière.

Voici ce curieux morceau :

ARGUMENTUM

de "Ecole des Femmes" ou du "Barbier de Séville" (Ad libitum).

"Arnolphe-Bartholo est le vieux tuteur d'une jeune fille, Agnès-Rosine, et il est amoureux de sa pupille, qui ne peut pas le souffrir et qui lui préfère un jeune galant : Horace-Almaviva. C'est en vain que Arnolphe-Bartholo fait bonne

garde et cherche à supprimer tous rapports entre Agnès-Rosine et Horace-Almaviva. La pupille est plus fine que son argus et, en dépit de toutes les ruses de Arnolphe-Bartholo, elle trouve le moyen de correspondre avec Horace-Almaviva et, même, de le recevoir dans la maison de son tuteur à l'insu de celui-ci. Enfin, Arnolphe-Bartholo se décide à brusquer les choses par son mariage avec Agnès-Rosine ; celle-ci en donne avis à son galant et, au moment même où le tuteur croit triompher, Agnès-Rosine se fait enlever par Horace-Almaviva et l'épouse à la barbe de Arnolphe-Bartholo, qui est obligé de consentir à cette union."

Ce petit travail de M. Sardou, on pourrait l'étendre à l'infini ; il ne s'applique pas uniquement aux oeuvres de théâtre, mais à toutes les productions de l'esprit. Montaigne, dans ses "Essais", fut convaincu d'avoir pillé Sénèque et Plutarque. Un critique démontra que la moitié des vers attribués à Shakespeare n'étaient pas de lui, mais de Marlowe et de divers poètes contemporains. Un autre fureteur (ils sont terribles !) découvrit que les imprécations de Camille, dans "Horace", étaient empruntées à la "Soponisbe", de Mairet, et les stances de "Polyeucte" tirées littéralement d'une "Ode à Richeieu", du sieur Godeau, obscur rimeur de ruelle.

Vous plaît-il de poursuivre cette énumération ? Nous avons tous appris par coeur la pieuse invocation d'"Athalie" :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Or, reportez-vous aux ouvrages de R.-J. Nérée, qui vivait du temps de Malherbe. Et vous y pourrez lire :

— Las ! nos petits enfants en auraient bien besoin !
— Dieu nous les a donnés, Dieu en aura le soing.
— Les pourrions-nous laisser en si grande misère ?

— Celui n'est délaissé qui a Dieu pour son père ;
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la viande aux jeunes passereaux...
Tout vit de sa bonté.

Quand Delille disait :

Que la nuit paraît longue à la douleur qui veille,
il est à peu près certain qu'il se souvenait, inconsciemment peut-être, du vers de Saurin :

Qu'une nuit paraît longue à la douleur qui veille.

Quelqu'un encore reprochait à Voltaire d'avoir pris ces premiers vers de la "Henriade" :

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance,

à l'abbé Cassagne, qui mettait ceux-ci dans la bouche de Henri IV :

Lorsqu'après cent combats, je régnai sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Voltaire répondit avec ironie :
— Je tue ceux que je détrouisse ; autrement, il ne faut pas s'en mêler !

Voltaire, qui "détroussait" si lestement les camarades, fut détroussé lui-même, maintes fois. Il avait dit quelque part :

Lorsque du Créateur la parole féconde
Des germes du Chaos eut enfanté le monde...

Lamartine répéta :

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du Chaos...

Je m'arrête ; je ne multiplierai pas ces citations, que vous pourrez recueillir, si cela vous in-

téresse, dans les recueils de vieux Anas. Et notre conclusion, que j'ai à peine besoin d'indiquer, la voici :

C'est que le "plagiat", en littérature, n'existe pas ; que les situations sont à tout le monde ; et qu'à moins de copier mot pour mot un texte, par le seul fait qu'on y ajoute quelque chose de son cru, si peu que ce soit, on le transforme.

En conséquence, M. Masson-Forestier agira sagement en abandonnant à ses remords, s'il en a, M. Herman Heyermans. Il a assez de talent pour ne pas s'attarder à de stériles récriminations. Qu'il évite de se confondre avec ce jeune rapin qui, rencontrant un paysagiste dans un village de Solagne, lui déclara d'un ton courroucé :

— Je vous prévienne, monsieur, que je me réserve ce canton.

La nature appartient à quiconque sait la sentir, l'observer et la peindre.

LE BONHOMME CHRYSALE.

"CRUEL PRESSENTIMENT"

I

Lorsque la petite fut morte,
Dans le ménage au désespoir
On étendit un crêpe noir
Qui voila tout jusqu'à la porte.

C'était une beauté si rare,
Un petit ange du Bon Dieu
Aux boucles d'or, au regard bleu ;
De ses baisers j'étais avare.

De ses trois ans le cher langage
Avait un fin gazouillement
Dans un sérieux bien charmant
Pour la mignonne au doux visage.

Et son visage était si rose
Qu'on ne pouvait trouver plus doux ;
Elle grimpa sur mes genoux
Pour me raconter quelque chose.

Et je sentais venir des larmes,
Entre autres d'un air si moqueur :
"Contrastant avec sa candeur"
Qu'elle avait vu de beaux gendarmes.

"Mais c'était des polichinelles",
Disait mon cher ange en riant ;
Oh ! ces comparaisons d'enfant,
Elles sont parfois plus cruelles !

Comme du lait, elle était blanche
Je n'avais plus de volonté
Lorsque mon regard, arrêté,
Fixait ses grands yeux de pervenche.

A mon cou l'enfant radiieuse
Jetait ses beaux bras potelés,
Avec des rires envolés,
Symbole de son âme heureuse.

II

Son souvenir encor vivace
Est comme une ombre qui me suit ;
Mais c'est surtout pendant la nuit
Qu'il m'apparaît et me terrasse.

Ma petite fille adorée
Dans un songe vient lentement...
Ses grands yeux errent tristement...
Sa petite bouche navrée

Est empreinte d'un vague songe,
Comme n'en ont plus les humains
En tremblant, j'avance les mains
Mais pourquoi donc est-ce un mensonge ?

Une nuit, j'entendis son rire.
Oh ! oui... j'allais devenir fou
Je l'entendais je ne sais où
Il mit mon coeur tout en délire.

Maintenant partout où je passe,
Quand je vois de jolis bébés,
Le regret des rêves tombés
Remonte à mon coeur et le glace.

GEORGES QUENTIN.

PAGE DE LA MÉNAGÈRE

PAR CORDON BLEU

Suivons-nous bien : dans ma première page, nous avons parlé de l'importance pour toute bonne ménagère de bien laver la vaisselle et démontré comment on peut accomplir cette tâche, répétée plusieurs fois par jour, sinon avec plaisir, du moins avec beaucoup d'intelligence. Nos conseils ont dû, par suite du manque d'espace, être réduits à leur plus simple expression ; mais, enfin, nous avons fait tout notre possible pour être clair et, surtout, pratique.

Notre deuxième page a porté sur deux questions



A.—Tenez la batteuse dans une position quelque peu inclinée et non pas perpendiculaire. Fouettez le blanc des oeufs jusqu'à ce qu'il adhère bien aux cerceaux comme dans la gravure ci-dessus.

excessivement importantes : les principes nutritifs des aliments ordinaires, et comment faire le choix des aliments, comment choisir le bon boeuf, le veau succulent, le mouton tendre, l'agneau frais, le porc bien nourri, le jambon bien fumé. Que les ménagères suivent nos petits conseils, et elles s'en porteront bien.

Notre prochaine page (la quatrième) portera sur le premier des repas du jour, le déjeuner, ou, comme disent les Français, le petit déjeuner.

Pour aujourd'hui, je vous parlerai des oeufs, qui occupent une place si prépondérante dans notre cuisine canadienne. J'ajouterai aussi quelques conseils sur le choix des volailles, du gibier, du poisson, etc., que j'ai dû forcément négliger dans ma dernière revue.

* * *

Posons d'abord en principe général que les oeufs mirés à la lumière sont d'une transparence parfaite lorsqu'ils sont frais. La moindre tache doit être regardée comme suspecte, principalement pour les oeufs destinés à être servis à la coque.

A propos, comment faire bouillir les oeufs ? Ne l'oubliez jamais, mesdames les ménagères, c'est à une eau tranquille que doivent cuire vos oeufs. Si votre eau est trop chaude, si vos oeufs sautent constamment dans la bouilloire, ils sortiront durs, caoutchoucés, indigestes.

Si ce sont des gâteaux, des omelettes, etc., que vous êtes à préparer, ayez bien soin de battre les blancs et les jaunes à part. Rappelez-vous toujours qu'une bonne cuisinière, en battant ses oeufs, doit s'attacher à faire rentrer le plus d'air possible dans ses oeufs délayés. C'est un principe important à observer. L'expansion de cet air contenu dans les bouffies d'oeufs causées par une chaleur lente, produit ces ravissantes cuissons qu'on remarque sur les gâteaux et les omelettes de bonne maison. C'est le grand secret de la cuisson des oeufs.

Voici, maintenant, quelques excellentes recettes, d'application canadienne, pour la préparation alimentaire des oeufs :

OEUFS A LA COQUE.—Faites bouillir de l'eau, mettez-y vos oeufs et laissez-les-y seulement trois minutes ; servez dans une serviette pour les laisser faire leur lait.

OEUFS MOLLETS.—Laissez-les cinq minutes

dans l'eau bouillante, alors ils sont "mollets", c'est-à-dire que le blanc est devenu solide et que le jaune est resté liquide ; retirez-les à l'eau froide, ôtez les coquilles avec précaution et servez sur une farce d'oseille, une sauce tomate, une sauce blanche, etc.

OEUFS DURS.—Brouillés plus de cinq minutes, les oeufs deviennent durs ; ils s'accrochent comme les oeufs mollets et, de plus, entrent dans la préparation de diverses salades.

Les oeufs durs se préparent encore "à la tripe" : passez au beurre, sans les faire trop roussir, des oignons en tranches ; ajoutez un peu de farine ; mouillez de bouillon (ou d'eau), avec sel et poivre ; laissez mitonner ; coupez dans cette sauce des oeufs durs, laissez-y chauffer, en remuant sans les laisser bouillir. Liez avec de la crème.

OEUFS SUR LE PLAT.—Foncez de beurre un plat allant au feu ; cassez-y vos oeufs ; assaisonnez de poivre et sel ; faites cuire à petit feu.

OEUFS AU BEURRE NOIR.—Faites brunir du beurre dans une poêle ; cassez-y vos oeufs avec sel et poivre. Quand ils sont cuits, vous les dressez sur le plat, vous faites chauffer une cuillerée de vinaigre dans votre poêle et la versez sur vos oeufs avec du persil frit.

OEUFS POCHÉS.—Cassez vos oeufs dans l'eau bouillante additionnée de vinaigre et sel. Dès qu'ils auront pris une certaine consistance, retirez-les avec une écumoire, placez-les dans l'eau froide ; faites égoutter et servez sur une sauce relevée ou une sauce blanche, ou encore sur un lit de chicorée, d'épinards, etc.

OEUFS BROUILLES.—Cassez vos oeufs dans une casserole avec beurre, sel, poivre, muscade râpée ; faites cuire à feu doux en remuant constamment ; dès qu'ils commencent à prendre, retirez-



B.—Comme nous le disions dans le tableau que nous avons publié dans le précédent numéro, neufs oeufs font une livre. En principes nutritifs cette livre d'oeufs vaut une livre de bon boeuf.

les du feu ; ajoutez une bonne cuillerée de crème ou un demi-verre de lait.

OMELETTES.—Cassez vos oeufs dans un plat creux ; ajoutez une cuillerée d'eau, sel et poivre, et battez bien. Faites chauffer du beurre dans une poêle, versez-y les oeufs et faites cuire doucement. Quand l'omelette est cuite, penchez la poêle sur le plat où l'omelette doit être dressée, faites glisser celle-ci et repliez-la en deux. — En ajoutant à vos oeufs battus, avant de les mettre sur le feu, des fines herbes, ou des feuilles d'oseille, ou du cerfeuil, hachés menu, vous aurez une "omelette aux fines herbes", "à l'oseille" ou "au cerfeuil" ; avec du fromage de Gruyère râpé dans



C.—Lorsque vous mesurez une cuillerée à soupe de farine suivant le tableau précédemment publié, nivelez avec la lame d'un couteau comme dans la gravure ci-dessus.

les oeufs battus, vous obtenez une "omelette au fromage".

OMELETTE AUX CHAMPIGNONS.—Emincez ou hachez vos champignons et battez-les bien avec vos oeufs ; faites cuire comme l'omelette aux fines herbes, au fromage, etc.

OMELETTE AU LARD.—Coupez du lard de poitrine en petits lardons, faites-les revenir dans la poêle avec du beurre ; quand votre lard sera bien coloré, versez dans vos oeufs battus.

OMELETTE AUX ROGNONS.—Faites sauter vos rognons, coupés en petits morceaux, dans du beurre, avec sel et poivre ; retirez-les ; jetez-les dans vos oeufs battus ; opérez pour le reste comme pour l'omelette au naturel.

OMELETTE AU SUCRE.—Comme l'omelette au naturel, mais en remplaçant le sel par du sucre et un peu de pelure de citron. Dressez sur un plat couvert de sucre en poudre et semez-en sur votre omelette repliée.

OMELETTE AUX CONFITURES.—Faites une omelette au sucre ; quand elle sera cuite, retirez-la, couvrez-la de confitures sur lesquelles vous la repliez, et saupoudrez-la de sucre.

OMELETTE AU RHUM.—Faites une omelette au sucre dans les oeufs battus de laquelle vous aurez ajouté un ou deux petits verres de rhum, suivant son importance. Dressez-la, saupoudrez-la de sucre, arrosez-la de rhum, mettez-y le feu et servez.

OMELETTE SOUFFLÉE.—Cassez des oeufs et séparez les blancs des jaunes. Battez les jaunes avec du sucre en poudre et de l'eau de fleur d'orange ; fouettez les blancs en neige et mêlez avec les jaunes. Faites fondre du beurre dans une poêle sur un feu vif ; mettez-y vos oeufs et remuez-les bien. Lorsque votre omelette commencera à prendre, servez-la sur un plat beurré que vous poserez sur des cendres rouges, saupoudrez-la de sucre et couvrez-la avec le four de campagne bien chaud. Servez quand elle sera montée et de belle couleur.

* * *

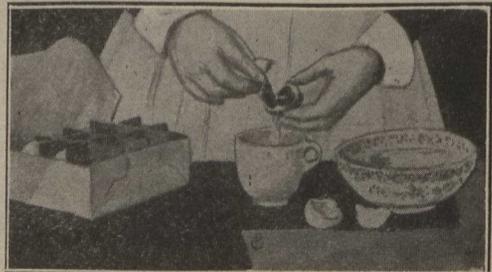
On m'a prié de vouloir bien donner quelques conseils sur le choix des volailles, gibiers, poissons, etc. Je m'exécute de bonne grâce.

LIEVRES ET LAPINS.—Quand les lapins ou les lièvres ont des hanches épaisses, les oreilles sèches et rugueuses, les ongles émoussés et inégaux, c'est un signe de vieillesse. Jeunes, ils ont les griffes polies et aiguës, des oreilles tendres, se déchirant au moindre effort ; le jeune lièvre a en outre une légère fente à la levre, un "bec-de-lièvre", enfin.

PERDRIX.—Vieille, la perdrix ne vaut pas la peine d'être recherchée. Il faut donc s'assurer que son bec est de couleur très-foncée et que ses pattes sont jaunâtres, signes de jeunesse.

BECASSES ET BECASSINES.—Vieilles, elles ont les pattes épaisses et rugueuses ; jeunes, elles les ont molles et lisses. Si leur bec devient humide, leur gorge verdâtre... consultez votre goût.

CANARDS.—Assurez-vous de la souplesse des pattes, palpez la poitrine qui doit être grasse et ferme. Le canard domestique a les pattes jaunes ; le canard sauvage les a rouges.



D.—Ayez toujours soin de casser les oeufs un par un dans un tasse ayant de les placer dans le bol ou dans la poêle.

(Suite à la page 909).

UN SERMON LAIQUE PAR SEMAINE

LE CARACTÈRE

Le caractère, c'est le succès.—DISRAELI.

Mes bien chers frères,

Cette pensée du grand homme d'Etat anglais est d'une vérité incontestable. Il n'y a que les hommes de caractère qui réussissent pleinement dans leurs entreprises. Ah ! je le sais fort bien, il nous déplaît souverainement de l'avouer, parce que l'aveu de nos faiblesses nous coûte énormément. Et quelle plus grande faiblesse que celle qui est voulue, soufferte, souvent même aimée ? Car, mes jeunes amis, à qui je m'adresse tout particulièrement en ce jour, ne vous le dissimulez pas : le caractère, la volonté s'acquiert par l'entraînement. Il n'y a tout juste qu'à vouloir, mais vouloir fermement, VOULOIR comme vous voulez réussir, j'imagine, lorsque vous entreprenez quelque chose.

À cette jeunesse de cœur, d'énergie, de bonnes intentions, qui me lit, je dirai, paraphrasant le conseil de Démosthènes : ce qu'il vous faut, mon cher ami, pour réussir dans la vie, c'est premièrement du caractère, deuxièmement du caractère, troisièmement du caractère ; toujours du caractère. On n'en saurait trop avoir.

On parle du talent comme de la condition "sine qua non" de la réussite. On montre du doigt celui-ci, celui-là, ce négociant parvenu, cet industriel fortuné, cet homme de profession bien arrivé, et on s'exclame : "Ah ! voyez-vous, c'est qu'il a du talent !" "C'est qu'il est rempli de talents !" L'individu désigné aura bien souvent passé par des commencements dix fois, cent fois moins favorables que ceux dont il fait l'admiration. Dans la majorité des cas, on apprendra que les débuts de celui-ci ont été bien pénibles, âpres, désespérants même. Oui, le caractère, c'est bien le succès.

C'est que, mes très chers frères, le caractère se forme de préférence sur les champs de bataille de la vie plutôt que dans les moelleux capitonnages des demeures luxueuses.

Ah ! certes, je ne veux pas dire que le talent ne compte pour rien dans les succès de la vie. Bien au contraire, en règle générale, c'est le talent qui décroche la timbale ; mais, sans caractère, il faut bien avouer qu'elle vous échappera fatalement des mains. C'est-à-dire qu'un jeune homme peut réussir s'il a du caractère, n'aurait-il que peu de talent ; mais aurait-il tous les talents du monde, jamais, AU GRAND JAMAIS, il ne réussira pleinement, s'il manque de caractère. Champfort, un littérateur éminent du dix-huitième siècle, disait un jour : "Quiconque n'a pas de caractère, n'est pas un homme, c'est une chose." Le mot est peut-être exagéré, mais il a du vrai.

Mais, qu'est-ce donc que le caractère ? quelles qualités comprend-il ? Plus que vous ne pensez, mes frères, car par caractère, j'entends ce sentiment d'honnêteté, cet esprit de suite, cette persévérance opiniâtre, cette sobriété sage, ce contrôle parfait de soi-même, cette ponctualité stricte, et cette confiance en soi qui assurent la réussite de toute entreprise, enlèvent d'ordinaire le morceau.

Vous auriez toute l'habileté la plus consommée, si vous n'êtes pas profondément honnête ; toute la diplomatie possible, si vous n'êtes pas sincère ; toute l'énergie imaginable, si vous n'êtes pas persévérant, que vos succès ne seront que passagers, vos victoires éphémères. Et par l'immuable Loi du retour des choses, vous devrez en revenir à votre point de départ, encore plus gros Jean qu'auparavant, puisque vous y aurez perdu du temps et de l'énergie.

C'est à ce point vrai que, lorsqu'il vous arrive dans la vie de coudoyer un homme bien arrivé, dirigeant de grosses affaires, à la tête d'entreprises considérables, vous pouvez dire, neuf fois sur dix : "Voilà un homme de caractère, un homme persévérant, un homme d'ordre, un homme courageux, enfin, d'un mot, un homme FIABLE !" Vous en entendrez cependant quelques-uns s'écrier en pinçant les lèvres : "Quel changeur ! quel veinard que ce monsieur X..." Passez votre chemin, c'est le dépit ou l'envie qui parle.

Changeur, dit-on ! Pourtant, dans ce bas monde, il n'y a rien de tel qui existe comme les chances de la vie auxquelles on fait si souvent allusion. C'est l'excuse ordinaire des paresseux ou des incompris". La chance, mes bons amis, c'est nous qui la faisons.

Savez-vous ce que c'est que la chance ? C'est se lever à six heures du matin, travailler douze à treize heures par jour, se coucher tôt, avoir horreur de l'oisiveté, se mêler de ses affaires, ne jamais se fourrer le nez dans celles des autres. La chance ! mais c'est les misères et les privations que vous n'avez jamais hésité à endurer pour le triomphe d'une idée, le succès d'une entreprise. La chance ! c'est les longues veilles passées au travail ingrat, ignoré, méprisé souvent. La chance ! c'est les affronts supportés avec calme, les provocations subies sans riposte, la calomnie endurée dans le silence. La chance ! c'est le plaisir causé par les succès du voisin, du rival. La chance ! c'est le respect constant de la parole donnée, le courage dans les épreuves, et surtout, jeunes gens qui m'entendez, la tenacité dans la défaite.

La chance ! c'est la confiance en Dieu, mais AUSSI en soi-même, suivant l'adage aussi vrai que vieux : "Aide-toi et le Ciel t'aidera."

La chance est donc le plus grand ennemi du caractère. Pour avoir espéré en la chance, de grands génies ont fini leurs jours sur la paille. C'est pour se reposer tranquillement sur la chance que de nombreux jeunes gens riches de talents comme de fortune tombent dans l'abrutissement et la ruine à peine au seuil de l'âge mûr.

C'est pour n'avoir pas cédé aux caresses de cette perfide Courtisane des temps modernes que tant d'enfants élevés au milieu de la misère et du vice, s'aguerrissent d'eux-mêmes aux luttes de la vie dès l'âge de huit ou neuf ans, en vendant des journaux pour payer leur première instruction ou en s'utilisant de leur mieux dans nos grands établissements, les compagnies de télégraphe, de téléphone, de chemins de fer, etc., se formant d'eux-mêmes un caractère sérieux, persévérant, sincère, bien trempé, qui les place souvent, avant la trentaine, à la tête de riches organisations.

Ouvrez l'épopée militaire du commencement du siècle dernier. Marceau n'était-il pas général à vingt-quatre ans ? Ney et Lannes ne le furent-ils pas, l'un à vingt-six ans, l'autre à vingt-huit ans ? Et tant d'autres que je pourrais citer ! Bonaparte qui, avec sa campagne d'Italie, étonnait le monde à trente ans !

Exceptions ! Génie ! me répondez-vous, mes bien chers frères ? Exceptions ; ils sont légions dans toutes les carrières, industrielles comme militaires, professionnelles comme artistiques. Génie ! considérez la cohorte de lieutenants de Napoléon — la plus belle personnification du caractère, — ces artisans, ces garçons d'écurie, ces manoeuvres, ces illettrés, qui surent si vite devenir autour de Lui d'invincibles capitaines, des maréchaux de France !

Mais aujourd'hui, la pensée, le travail, l'industrie, la plume ont remplacé le sabre. Nous pouvons, cependant, gagner d'aussi glorieuses épauettes en étant des hommes de caractère.

Car, la bataille, pour être transportée sur un autre domaine, ne s'y continue pas moins. Le monde civilisé tout entier est en ce moment la proie d'un profond malaise. Le malaise social est général, universel.

Il appartient aux hommes de caractère de réagir, de surgir en grand nombre surtout dans un jeune pays comme le nôtre, et nous faire espérer de meilleurs temps.

De meilleurs temps sont proches, oui, croyez-moi, de meilleurs temps ! Il se peut que nous ne vivions pas assez longtemps pour les voir, nous, ces temps meilleurs, mais nos enfants les verront certainement.

Alors la guerre, le plus grand des fléaux, sera considérée par tous comme une monstrueuse injustice. Les nations ne se querelleront plus afin de prouver quelle est la plus grande ; on n'égorgera plus d'hommes pour le plus grand souci de la gloire ! La famille du pauvre ne sera plus dans la misère ! Chaque enfant qui naîtra sera un aide de plus, donnant plus de force au bras paternel ! On ne les verra plus, pauvres petits êtres, peiner sur ou sous la terre, on les laissera s'ébattre aux champs jusqu'à ce que le corps et l'esprit soient devenus assez forts. Chacun saura, non seulement lire et écrire, mais aussi compter. Le peuple sera heureux, il aimera au lieu de haïr.

Le bon temps s'annonce, miséreux et infortunés de tous genres ; mais il appartient aux hommes de caractère de lui applanir la route. Soyons donc des hommes de caractère !

C'est la grâce que je vous souhaite au nom de cette grande trinité profane vers laquelle doivent tendre nos moindres intentions, nos pensées, nos actions ; du pays grandiose qui nous a vu naître, des compagnons d'armes courageux qui bataillent à nos côtés pour l'existence, ainsi que des êtres chéris que la Providence a confiés à notre sollicitude et à notre protection. Ainsi soit-il.

N. B. — Le prochain sermon portera sur la PROPRIÉTÉ CORPORELLE, et sera fait par LE REVEUR.



BAISERS TRISTES !

Poésie
de Fernand GRECH

Musique
de O. DE GRANDVAL

Moderato

PIANO

Musical score for piano introduction, marked *Moderato* and *P*. It consists of two staves with treble and bass clefs, showing a series of chords and melodic fragments.

Vocal line musical score starting with the lyrics: "L'atras. tes. se des menu. ets Faut chan. ter mes desirs mu. ets. Et je pieu." The score is on a single staff with a treble clef, marked *p*. It includes a section labeled "8^a bassa" with a downward-pointing arrow.

Piano accompaniment musical score for the first vocal line, marked *p*. It consists of two staves with treble and bass clefs, providing harmonic support for the vocal line.

Vocal line musical score starting with the lyrics: "voix Qui vent de si loin, d'autre. fois, Et qui pieu. re". The score is on a single staff with a treble clef, marked *p*.

Piano accompaniment musical score for the second vocal line, marked *p*. It consists of two staves with treble and bass clefs.

Vocal line musical score starting with the lyrics: "Chansons frè. les du cla. ve. cin, Notes grê les, fuyant essaim". The score is on a single staff with a treble clef, marked *mf*. It includes a section labeled "8" with a downward-pointing arrow.

Piano accompaniment musical score for the third vocal line, marked *p*. It consists of two staves with treble and bass clefs.

Vocal line musical score starting with the lyrics: "un pastel d'an. tan Qui s'a. ni. me, rit un ins. tant, Et sef.". The score is on a single staff with a treble clef, marked *p*.

Piano accompaniment musical score for the fourth vocal line, marked *p*. It consists of two staves with treble and bass clefs.

Vocal line musical score starting with the lyrics: "fa. ce... Ah!". The score is on a single staff with a treble clef, marked *p*. It includes a section labeled "8" with a downward-pointing arrow.

très retenu

très retenu

LES ACCIDENTS DE CHEMINS DE FER

Leur répétition depuis quelques semaines. La question de sécurité des voyageurs. Un article spécial de l'éminent auteur français, G. Labadie-Lagrave.

Les accidents se suivent de près. L'excitation produite par la catastrophe de Wanstead, Ontario, n'était pas encore calmée qu'une autre fausse manoeuvre, quelques jours plus tard, couvrait la voie ferrée du pont Victoria de débris et causait une perte de vie. Le 7 janvier, Sherbrooke était le théâtre d'un autre accident déplorable de chemin de fer, avec une perte de vie et plusieurs blessés à son bilan. Enfin, le lendemain, 8 janvier, la nouvelle nous venait de Pittsburg, Pensylvanie, que sept personnes avaient trouvé la mort dans une malheureuse collision.

Quelles sont les véritables causes de ces désastres réitérés ? Doivent-ils être attribués aux locomotives, à l'état de la voie, à l'aiguillage ou au système des signaux ? La sécurité des voyageurs est-elle moins bien protégée en certains pays que dans d'autres ? Une enquête poursuivie sur toutes les régions du globe pourrait-elle aboutir à des enseignements utiles pour l'exploitation des chemins de fer ? Autant de questions qui ont le plus vif intérêt pour tous les hommes qui montent en wagon, c'est-à-dire pour tous les hommes civilisés.

Toutes autant de questions d'actualité que l'"Album Universel" va se charger d'examiner par la collaboration de l'éminent auteur français, M. G. Labadie-Lagrave.

Les accidents de chemin de fer, dit-il, frappent les imaginations. En réalité, la foudre qui tombe du ciel et les cheminées qui s'abattent du haut des maisons lorsque le vent souffle avec violence, font un bien plus grand nombre de victimes que les rencontres de deux trains ou les déraillements des locomotives, mais les calculs les plus rassurants et les plus optimistes de la statistique ne réussissent pas à calmer les esprits. C'est que les catastrophes de la voie ferrée ne peuvent pas être attribuées à un de ces cruels caprices des forces de la Nature, devant lesquels l'homme s'incline avec résignation, parce qu'il se sent impuissant à les conjurer, ni à un de ces risques professionnels, qui sont considérés par les intéressés eux-mêmes comme les charges inévitables d'un métier dont ils tirent leurs moyens d'existence. Si les accidents de chemin de fer causent dans la masse du public une stupeur si profonde, c'est que les exigences de la société moderne peuvent à chaque instant obliger l'homme le plus prudent, le plus décidé à mener une vie sédentaire et éloignée des agitations du monde à monter en wagon et à s'exposer aux dangers d'un voyage. Et lorsqu'un malheur arrive, les cris de douleur et de colère qui s'élèvent de toutes parts sont d'autant plus vifs qu'on sait d'avance que, si toutes les précautions avaient été prises, il aurait été évité.

Les Anglais reprochent aux locomotives françaises de ne pas être agréables à l'oeil. "Elles manquent, disent-ils, d'élégance et ne sont pas suffisamment décorées. Quel contraste, ajoutent-ils, entre ces machines sombres et maussades, dénuées de tout ornement, et les nôtres, dont les cuivres reluisent comme des pièces d'orfèvrerie ! Existe-t-il sur aucune des lignes du Royaume-Uni rien qui ressemble à ces monstres dont les cheminées elliptiques et l'avant aiguisé comme un bec d'oiseau de proie fendent avec plus de facilité l'air, mais ont un aspect si disgracieux. Ces horreurs ne circulent encore que sur certains réseaux, mais elles sont admirées par les hommes du métier et paraissent appelées à un brillant avenir."

Les Anglais eux-mêmes sont obligés de reconnaître que ces machines, dont l'aspect leur paraît manquer de grâce et d'harmonie, répondent admirablement à leur destination. Il était autrefois admis comme une vérité indiscutable qu'en Angleterre les trains express avaient une vitesse sensiblement supérieure à celle des trains les plus rapides du continent. Depuis 1899, nos voisins ont perdu cette suprématie dont ils étaient si fiers. C'est en France que circulent aujourd'hui les trains dont la rapidité n'est égalée sur aucune ligne de la Grande-Bretagne ni du reste de l'Europe. Les puissantes machines de la Compagnie du Nord, à l'aspect sombre et sévère, l'emportent en vitesse sur les élégantes locomotives du North Western ou du North Eastern, aux cheminées courtes, aux proportions harmonieuses et aux cuivres ciselés comme des oeuvres d'art. Ce ne sont

pas toujours les plus beaux chevaux qui gagnent le prix de la course.

Les locomotives françaises ne l'emporteraient pas seulement sur leurs rivales de l'ancien et du nouveau monde, par la rapidité de leur marche, qui dépasserait bien facilement le maximum légal de 120 kilomètres à l'heure, si on leur laissait libre carrière ; elles se distinguent, en outre, par la vertu la plus rare et la plus méritoire que puisse avoir une machine, nous voulons dire : l'obéissance. Elles ne refusent pas d'aller plus loin lorsqu'elles ont à gravir une pente un peu forte, et elles ont, en outre, une docilité extraordinaire pour s'arrêter à première réquisition.

Au dire de nos voisins d'Outre-Manche, le chemin de fer idéal serait celui où, sur une voie britannique, circuleraient des locomotives françaises. Les Anglais, qui ont la réputation d'être un peuple utilitaire, ne reculent pas devant les dépenses de luxe quand il s'agit de l'aspect des voies ferrées. De même qu'ils décorent leurs machines d'utiles ornements de cuivre et d'étain, ils ne peuvent souffrir qu'un brin d'herbe pousse entre les deux rails. Ils exigent que la voie soit aussi bien entretenue que l'allée d'un parc de grand seigneur, et ils reprochent aux lignes françaises de ressembler, en certains endroits, à des prairies mal soignées, ou à des friches où la végétation commence à revenir à l'état de nature.

En résumé, il est extrêmement rare que les accidents à peu près inévitables qui se renouvellent chaque année en France, à l'époque où les lignes



gnaux automatiques ont été étudiés avec le plus de soin et de persévérance depuis un certain nombre d'années ; le problème n'est pas encore définitivement résolu, mais les expériences faites par les Compagnies de l'Est et de l'Ouest ont assuré, dans cet ordre de recherches, une avance sérieuse aux chemins de fer de notre pays.

C'est évidemment dans le système des signaux et le service des aiguillages qu'il faut chercher les améliorations à introduire. Il est très rare dans notre pays qu'un accident provienne d'un vice de construction de la locomotive. Les Anglais eux-mêmes sont les premiers à reconnaître la supériorité des machines françaises de traction. De même on ne découvre dans les statistiques les plus récentes qu'un petit nombre de cas où une catastrophe survenue dans notre pays ait son origine dans le mauvais état de la voie. Dans l'Amérique du Nord, les déraillements des trains peuvent, de loin en loin, provenir d'un acte de malveillance, mais presque toujours ils ont pour véritable cause un écartement qui s'est produit dans les rails ou la rupture des traverses qui n'ont pas été renouvelées à temps. De pareils dangers ne sont pas sérieusement à craindre dans notre pays, et le plus grand nombre des accidents de chemins de fer qui se produisent chez nous peuvent être ramenés à deux causes. Ils proviennent presque toujours d'une rencontre de trains provoquée par un mécanicien qui n'a pas tenu compte des signaux ou par un aiguilleur qui a fait une fausse manoeuvre. En principe, il est difficile d'admettre qu'un homme, qui n'expose pas seulement la vie des voyageurs, mais la sienne, conquise sa locomotive avec une criminelle légèreté.

A la vérité, le système de signaux le plus parfait ne sera que d'un médiocre secours, s'il est mis en mouvement par des mains distraites et inexpérimentées. Il est de règle que le mécanicien et l'aiguilleur se rejettent mutuellement la responsabilité d'un désastre. En principe, le premier est celui dont le témoignage mérite le plus de confiance, car il risque de payer de sa vie la fausse manoeuvre la plus insignifiante, tandis qu'en provoquant une effroyable catastrophe par une erreur d'aiguillage ou de signaux, le second ne s'expose qu'à une condamnation correctionnelle mitigée par une application de la loi Bérenger.

Où donc est le salut ? Du moment où les locomotives françaises sont sans rivales dans l'univers et où l'entretien des voies de notre réseau national ne laisse à peu près rien à désirer, toute la vigilance des Compagnies devrait, à notre avis, se concentrer sur le système des signaux et le personnel des aiguilleurs. Plus large sera la part faite aux appareils automatiques dans la manoeuvre des disques et plus les accidents deviendront rares ; car les mécanismes sont moins exposés à commettre des erreurs que les hommes. D'un autre côté, une attention trop minutieuse ne saurait être apportée dans le choix des agents chargés de l'aiguillage et des signaux ; le plus important des services pour la sécurité des voyageurs ne devrait être confié qu'à des mains sérieuses et ayant conscience de leur responsabilité.

G. LABADIE-LAGRAVE.

LES GROS ACCIDENTS DE CHEMIN DE FER EN CANADA

- 12 mars, 1857.—Accident de chemin de fer au canal Desjardins. 70 pertes de vies.
- 29 juin, 1864.—Accident de Saint-Hilaire. 283 pertes de vie.
- 22 juin, 1873.—Accident de Belleville, Ont. 30 pertes de vie.
- 2 janvier, 1884.—Accident à Toronto. 31 pertes de vie.
- 16 juin, 1886.—Collision de Saint-Thomas, Ont. 15 pertes de vie.
- 27 février, 188.—Déraillement près de Saint-George, Ont. 17 pertes de vie.
- 28 avril, 1889.—Collision près de Hamilton, Ont. 17 pertes de vie.
- Juin, 1891.—Accident de Lévis. 28 pertes de vie.
- 26 décembre, 1902.—Accident de Wanstead. 30 pertes de vie.

sont encombrées, puissent être attribués à un vice de construction de la machine ou au mauvais état de la voie ferrée. Les locomotives françaises n'ont pas de rivales sur le globe et les courbes qui excitent les critiques des ingénieurs anglais ne causent pas de déraillements. Mais, est-il bien sûr que le système de signaux adoptés dans notre pays soit absolument irréprochable ?

Au dire des Anglais, un trop grand nombre et une trop grande variété de disques, de formes et de couleurs différentes, n'est pas seulement difficile à déchiffrer, surtout en temps de brouillard ou de neige, mais peut facilement donner lieu à des erreurs de transmission. Il suffit de l'inadvertance d'un subalterne qui a fait jouer un signal au lieu d'un autre pour qu'un train ne s'arrête pas à temps et se lance à toute vitesse vers une catastrophe maintenant impossible à éviter.

Le dernier mot de la perfection serait d'avoir des signaux automatiques. La locomotive est un animal artificiel qui se suffit à lui-même. Elle transforme de la chaleur en force motrice, elle s'attelle, elle traîne de gigantesques fardeaux, elle accélère ou ralentit sa vitesse sur un signe de son conducteur ; bref, il ne lui manque que la parole. Le rêve des ingénieurs serait d'obtenir qu'elle se chargeât de faire jouer elle-même, au moment d'arriver à la station, les signaux qui annonceraient au train suivant que la voie est libre ou qu'il faut s'arrêter pendant quelques instants. C'est en France que les divers systèmes de si-



Spectacle que présente un groupe d'ouvriers mineurs dans une mine d'antracite. Quelques-uns travaillent au pic, d'autres à la pince et d'autres au maillet. A droite, au second plan, on en voit occupés à charger un wagonnet.

PAGE DE LA MÉNAGÈRE

(Suite de la page 904)

PIGEONS. — Les jeunes se reconnaissent à la souplesse des pattes et à la fermeté de la chair ; tués depuis longtemps, leur chair est flasque.

POULES ET POULETS. — Un jeune coq ou une jeune poule doivent avoir les pattes et les crêtes lisses ; vieux, ces membres et appendices sont rudes au toucher ; ils ont, ça et là, principalement sur la poitrine, de longs poils au lieu de plumes. Les poulets doivent avoir la poitrine potelée, le dos gras, les pattes blanches.

DINDES. — Une vieille dinde a les pattes rougeâtres et raboteuses ; la jeune les a douces et noires. Frais tuée, ses yeux sont pleins et brillants, ses pattes sont moites ; tuée depuis trop longtemps, ses pattes sont sèches et la région du bas-vent prend une apparence verdâtre.

OIES. — Les jeunes oies ont les pattes jaunes ; les vieilles les ont rouges. Frais tuées, les pattes sont flexibles ; elles sont rigides dans le cas contraire.

POISSONS.

En général, tous les poissons blancs sont rigides quand ils sont frais et d'une blancheur laiteuse en dessous. Gardé trop longtemps, ils deviennent promptement bleuâtre et la chair est alors molle et flasque. Dans ces poissons, comme dans tout autre, un oeil clair et brillant est un indice certain de fraîcheur et de bonté.

MAQUEREAU. — Parfaitement frais, ce poisson a la chair ferme, les yeux brillants. Nous en dirons autant du "hareng" et de la "morue fraîche", en ajoutant que les ouïes doivent être rouges. Les marchands ont beau maquignonner le poisson en le frottant avec la puce d'un citron, un oeil exercé reconnaîtra la fraude. Il faut se rappeler, en tout cas, qu'un bon poisson a la chair et l'oeil brillant, qualités que toutes les supercheries des marchands ne lui rendront pas, s'il les a perdues.

SAUMON. — Il y a peu à dire sur le saumon, si ce n'est que, plus qu'aucun autre poisson peut-être, il demanderait à être mangé presque au sortir de l'eau. Le saumon des cours d'eau éloignés nous

est apporté dans la glace, parfaitement frais, mais ayant perdu la plus grande partie de sa saveur, si délicate. Il est plus sûr, en conséquence, de le choisir avec un parfum agréable et léger ; l'odorat vous sert d'ailleurs merveilleusement pour le choix du saumon et du gros poisson en général, si l'on y joint la précaution de s'assurer que la chair en est ferme.

Les mêmes précautions que pour le poisson de mer frais doivent être observées pour le "poisson d'eau douce" : fermeté de la chair, yeux pleins et brillants.

HOMARDS. — Pris récemment, ces crustacés ont conservé une certaine force musculaire dans les pinces ; en pressant les yeux avec le doigt, cette force agit aussitôt ; si l'action ne se produit pas, le homard ne vaut rien. Quand il est cuit, il faut observer si la queue a conservé son élasticité, ce qui est un indice que l'animal était frais quand on l'a fait cuire ; dans le cas contraire, cette élasticité est perdue. Il faut toujours porter son choix sur un animal pesant à la main ; léger, il est plein d'eau et ne vaut rien.

Mêmes observations pour les "crabes" et les "écrevisses".

Les "crevettes" sont fermes et cassantes quand elles sont fraîches. — Les "huîtres" fraîches, c'est-à-dire vivantes, — et elles ne sont bonnes qu'à cette condition, — ont leurs coquilles hermétiquement fermées ; si les coquilles sont ouvertes, l'animal est mort et il faut le rejeter.

CORDON-BLEU.

POÈME EN PROSE

CHRYSANTHÈMES

Les chrysanthèmes !... Elles sont la dernière couronne de l'année, ces fleurs sans parfum, dont les couleurs morbides s'adaptent à l'heure mélancolique où elles apparaissent, fleurs de cimetière, bien faites pour les tombeaux. Exotiques, adoptées et cultivées par nos horticulteurs, qui en font comme des joailleries échevelées, — des méduses de jardin hérissées et d'aspect gelé, — ces étran-

gères sont devenues à la mode, et les amateurs de chrysanthèmes, les "chrysanthémophiles", si je puis dire, sont aussi nombreux que les amoureux des inquiétantes orchidées, "à l'extérieur subtil", d.t. Strindberg, que les comparait volontiers à des papillons funèbres. C'est même un signe des temps que cette passion pour les fleurs singulières, et cette sorte d'abandon, de discrédit dans lequel les pauvres fleurs sans bizarreries, les roses et les dahlias, les fleurs devenues bourgeoises, sont tombées. Teis les poètes sans apprêt, les ignorants qui "ne savent que leur âme", comme Lamartine, comparés aux orfèvres savants et compliqués des vers nouveaux.

Je comprends parfaitement l'attrait de préciosité des orchidées, aux formes fantastiques, torturées et curieuses, le charme aussi, quasi douloureux, des chrysanthèmes aux jaunes pâlis, aux bruns atténués, aux violets adoucis, aux mauves passés. Elles répondent, ces fleurs qui présentent triomphant, à des états d'esprit particuliers. Ce qui est simple, n'est pas précisément ce qui séduit aujourd'hui. Il faut du piment à tous les mets, du cold à tous les yeux. La rose semble aussi vulgaire que l'humble violette, et il n'y a plus que les grisettes attardées pour aller, au printemps, cueillir des boules de neige ou des lilas. Tout se tient, en ce monde : les fleurs étranges sont les contemporaines des épaves rares. Pierre Dupont, qui se contentait de chanter, avec la vigne, les pâquerettes et les églantines, renoncerait à les célébrer aujourd'hui, et ses refrains diraient, en néo-vers, les mélancolies des chrysanthèmes.

C'est dommage, et les fleurs anciennes, les fleurs abolies, les humbles fleurs — marguerites des prés, qu'on n'interroge plus pour savoir si l'on est aimé, bluets, coquelicots, dont Bernadette sur son chapeau de paille, et Ophélie sur ses cheveux blonds, pouvaient se faire des couronnes — sont délaissées depuis longtemps, et elle est oubliée, la chanson d'autrefois, la chanson du poète immortel :

Allez, allez, ô jeunes filles
Cueillir des bluets dans les blés !

JULES CLARETIE,
de l'Académie Française.

J'ai Découvert Une Guérison pour le RHUMATISME

Ecrivez-moi.

Ne m'envoyez pas d'argent.

N'importe quelle personne honnête qui souffre de Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre.

Je suis spécialiste pour le Rhumatisme et j'ai traité plus de cas, je crois, que n'importe quel autre médecin. Durant 16 ans, j'ai fait 2,000 expériences avec des drogues de toutes sortes, et essayé tous les remèdes inventés tout en cherchant le monde entier pour découvrir encore quelque chose de mieux. Neuf ans passés, je découvris enfin en Allemagne une préparation chimique précieuse qui, en combinaison avec mes autres découvertes, me donna un remède sûr.

Je ne prétends nullement pouvoir convertir les jointures osseuses en chair; mais je puis guérir la maladie à toutes les phases, complètement et pour toujours. C'est ce que j'ai fait amplement cent mille fois.

Je connais mon remède si bien que je vous permettrai d'abord de l'essayer. Ecrivez-moi simplement une carte postale me demandant mon livre sur le Rhumatisme et je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme (Dr Shoop's Rheumatic Cure). Prenez-le pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il ne vous coûtera que \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien et votre simple parole en décidera.

Voilà exactement ce que je veux dire. Si vous dites que les résultats ne sont pas comme je le prétends, je n'accepterai par un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel simple échantillon qui peut affecter un rhumatisme chronique doit être rempli de drogues fort dangereuses. Je n'emploie point de telles drogues, et c'est folie de les prendre. Il faut expulser la maladie du sang. C'est ce que mon remède fait, même dans les cas les plus difficiles et les plus opiniâtres. Il a guéri les cas les plus invétérés que j'aie jamais vus. Or dans toute ma pratique — au cours de toutes mes 2,000 expériences — je n'ai jamais trouvé quelqu'autre remède capable de guérir seulement un cas de maladie chronique sur dix.

Ecrivez-moi aujourd'hui et je vous enverrai mon ordre pour la médecine. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne pourra jamais vous nuire. S'il échoue, il est gratuit.

Adressez, Dr Shoop, Boîte 80, Racine, Wis.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens.

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 12 JANVIER 1903

"POUR LE DRAPEAU"

Paul Cazeneuve dans "Paul de Hauteville,"
B. de la Sablonnière dans "Marguerite."
Les célèbres acrobates.—EXTRA: La Troupe
McKinley.

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

Bureau et Atelier: Côtes des Neiges

MONTRÉAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connection gratuite pour Montréal.

VARIÉTÉS

La bonne raison du député.

—Mais, monsieur le député, avec toutes ces violences, vous risquez d'exaspérer le pays?

—Oh! je m'en fiche. Les prochaines élections ne sont que dans quatre ans!

Une vieille dame à laquelle son valet demandait des étrennes lui répondit :

"Allez, je vous donne tout ce que vous m'avez volé dans l'année."

M. de N..., qui passait la soixantaine, se rendit un jour à la Vallée pour acheter un corbeau, et dit à M. de C..., qui lui demandait ce qu'il en voulait faire :

"C'est afin de voir si cet animal vit trois cents ans, comme on le dit."

Mme Cornuel allait rendre visite à M. de Montausier, qui était fort malade. Son valet lui dit qu'en l'état où il était, son maître ne recevait plus les femmes.

"Va, va, mon ami, dit-elle, à mon âge, il n'y a plus de sexe."

Elle avait quatre-vingts ans.

Une dame fort laide fut surprise par son mari dans un doux tête-à-tête.

Le galant veut s'éclipser; mais le mari l'arrête et, lui montrant sa complice :

"Et dire que vous n'y étiez pas obligé!"

On allait exécuter un homme convaincu d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. On demanda à un Gascon ce qu'il avait fait.

"Hélas! répondit-il, on va le pendre pour avoir peint le roi et loué Dieu."

Il faisait allusion aux pièces de monnaie qui avaient le portrait du roi d'un côté, et de l'autre ces paroles : "Sit nomen Domini benedictum."

On demandait à un huissier, qui avait été exploiter dans une maison de campagne, comment il avait été reçu.

"A merveille! répondit-il, on a voulu me faire manger."

On avait lâché deux gros chiens qui avaient manqué de le dévorer.

Peu de jours après son arrivée à la Bastille, Linguet voit entrer dans sa chambre un homme grand et sec qui lui cause quelque frayeur.

"Qui êtes-vous, monsieur? lui dit-il.

—Je suis le barbier de la Bastille.

—Parbleu! vous auriez bien dû la raser."

Napoléon 1er avait des manières très brusques, et ses railleries ne brillaient pas souvent par leur atticisme.

Un jour, il s'approche d'une dame renommée pour sa galanterie et lui dit à brûle-pourpoint :

"Eh bien, Madame, aimez-vous toujours les hommes?"

—Oui, Sire, répond la dame, quand ils sont polis."

NE L'OUBLIEZ PAS.

La consommation sera évitée par le BAUME RHUMAL pris à temps.

Un poète novice avait envoyé un faisán à Piron.

Le lendemain, il alla le voir et tira de sa poche une tragédie.

"Est-ce l'assaisonnement? demanda l'auteur de la "Métromanie"; si c'est à cette sauce-là que je dois le manger, remportez-le."

Echo d'un concours agricole.

La parole est au président :

"Représentant depuis vingt ans, dans le canton, les races ovine et porcine, permettez-moi, messieurs...

—Oui, oui! (Applaudissements).

—Messieurs, représentant depuis vingt ans, dans le canton, la race bovine...

—C'est vrai, c'est vrai, très-bien! bravo!

"Je trouve, disait un Bordelais, qu'à Paris on ne parle pas trop juste; on dit la prunelle des yeux.

"Quand celle qui est l'objet de mes amours les a grands et beaux, je ne me sers pas du mot prunelle, c'est un diminutif: je dis qu'elle a des prunes.

"Quand elle les a petits et noirs, je dis qu'elle a des pruneaux."

C'est parler plus juste.

Un jeune homme rendait des visites très fréquentes à une demoiselle.

La mère de cette jeune personne, qui craignait que l'on en médît, demanda un jour à l'amoureux sur quel pied il la voyait :

"Est-ce pour mariage ou pour autrement?"

—C'est pour autrement," répondit naïvement le jeune homme.

L'abbé de Cognac, ayant été nommé à l'évêché de Valence, vint trouver l'archevêque de Paris, afin de prendre jour pour son sacre.

"Etes-vous prêtre? lui demanda l'archevêque.

—Non, dit l'abbé.

—Vous êtes donc diacre?!

Encore moins.

—C'est-à-dire, continua l'archevêque, que vous n'êtes que sous-diacre?

—Point du tout, répliqua l'abbé.

—Je n'ose pas vous interroger davantage; j'appréhende que vous ne soyez pas baptisé."

Les membres de l'Académie française étaient en séance pour admettre ou rejeter Piron; Fontenelle, alors âgé de quatre-vingt-sept ans et presque complètement sourd, s'y fit transporter.

Jugeant d'après les gestes des académiciens que les têtes s'échauffaient, il dit à Lachaussée :

"De quoi s'agit-il?"

—De Piron. Nous savons tous qu'il a mérité le fauteuil; mais il a fait l'ode... que vous connaissez.

—Sans doute, répond Fontenelle, je la connais. S'il l'a faite réellement, il faut le bien gronder; mais s'il ne l'a pas faite, il ne faut pas le recevoir."

Le cardinal de Luynes se trouvant chez la duchesse de Chevreuse, M. de Confans plaisanta Son Eminence sur ce qu'elle se faisait porter la queue par un chevalier de Saint-Louis.

Le prélat répliqua que c'était un usage; qu'il avait toujours eu un chevalier de cet ordre pour gentilhomme caudataire.

"Et le prédécesseur de celui-ci, ajouta-t-il d'un ton mielleux, portait le nom et les armes de Confans.

—Il y a longtemps, en effet, répliqua avec gaieté M. de Confans, qu'il se trouve dans ma famille de pauvres hères contraints de tirer le diable par la queue."

Son Eminence se retira furieuse.

Une dame de province avait écrit à Mme Cornuel — une femme de beaucoup d'esprit, devenue veuve à trente-six ans — pour la prier de lui chercher un percepteur pour ses enfants.

Ce percepteur devait être doué de qualités dont l'énumération ne finissait pas.

Mme Cornuel, après avoir pris connaissance de la lettre, répondit à son amie :

"Madame, j'ai cherché un percepteur tel que vous me le demandez. Je n'ai pas encore été assez heureuse pour le rencontrer; mais je continue activement mes recherches, et je vous promets que, dès que je l'aurai trouvé... je l'épouserai."

Le maréchal de Villeroy étant allé à Lyon, en 1717, au sujet d'une petite sédition, ce ne furent, pendant son séjour, que réjouissances et fêtes continuelles.

Une dame de Paris apprit que celles de Lyon s'empresaient fort de plaire au maréchal. En écrivant à une d'elles :

"Apprenez-moi, donc, mandait-elle, à qui M. le maréchal a jeté le mouchoir."

La vieille madame de Bréault, qui habitait Lyon, et qui avait été autrefois des amies de Villeroy, vit cette lettre et dit à celle qui la lui montrait :

"Ecrivez à votre amie que le maréchal ne se mouche plus."

AVANT LA REPRESENTATION



"Il faut se bien pénétrer de son rôle..."

GENEROSITE



Monsieur J. de Citron. — Une machine, hic! qui chante aussi bien qu'ça, hic!... mérite plus qu'une cent...

ENTRE DEUX PARTIES DE HOCKEY DANS LE "WEST END"



ALICE. — Il m'a juré qu'il en mourrait si je lui refusais.
EVA. — Et, cependant, tu lui as refusé?
ALICE. — Vois-tu, j'ai cru qu'il vivrait encore assez longtemps tout de même pour me faire de nouvelles propositions.

UN INSTRUMENT TRES COMMODE



Quand signor Doremi a fini son solo de saxophone



Il s'en va tranquillement tirer sa touche.

QUELLE DIFFERENCE !



L'UNIVERSITAIRE, au restaurant. — Ecoutez bien, garçon, ne me servez jamais d'eau dans un verre qui aura passé la nuit sur la table ou dans lequel il y aura eu une serviette de table. Entendez-vous ?



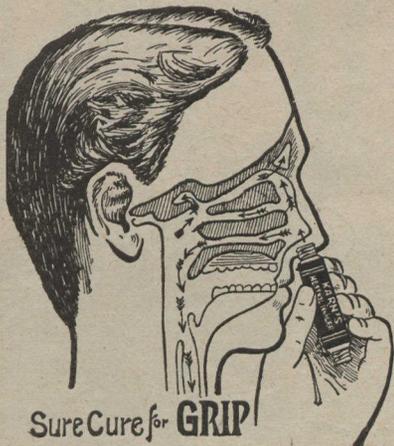
Le même universitaire, à la joute de football, suçant une éponge qui a déjà passé par la bouche de tous les autres joueurs.

CHOIX INTERIEUR.

Si vous voulez éviter le gros rhume, soignez sans retard les petits rhumes avec le BAUME RHUMAL.

LE CATARRHE PEUT ETRE GUERI!

LE "NOUVEAU GUERISSEUR CHEZ SOI" DE KARN



Sure Cure for GRIP

s'est acquis une renommée universelle. Il est à l'épreuve des germes et durera toute une vie; il est si compacte qu'on peut facilement le porter dans sa poche ou dans un réticule. Le "Nouveau Guérisseur chez soi" de Karn, guérissant le Catarrhe en détruisant les germes qui le produisent: c'est la dernière découverte pour le traitement du Catarrhe et toutes les maladies de des voies respiratoires.

Pourquoi payer de \$5 à \$25 pour un inhalateur ou pour un avis de spécialiste quand vous pouvez avoir le "Nouveau Guérisseur chez soi" de Karn, et un traitement complet pour quelques cents? Presque tous les inhalateurs et les traitements pour le Catarrhe offerts en vente contiennent l'Eucalyptus sous quelque forme, lequel, jusqu'à de récentes découvertes, passait pour être un guérisseur du Catarrhe. Notre "GUERISSEUR CHEZ SOI" DE KARN contient le "Kokee," récemment découvert au Japon, recristallisé sur Herbe Mexicaine, laquelle combinaison est maintenant en usage dans les principaux hôpitaux et par les premiers médecins pour la guérison du Catarrhe.

N'ingurgitez pas de médecines pour détruire les germes du Catarrhe de la tête. L'air seulement peut atteindre les sites de ces germes et quand on soigne et aspire par le nez, ils sont détruits. C'est par l'air que les germes ont été introduits dans votre tête et seul l'air fera pénétrer un remède qui les détruira. C'est une combinaison de science et de sens commun qui, pendant des années a prouvé au delà de tout doute qu'elle était la seule cure assurée pour ces maladies. Catarrhe, Rhumes, Douleurs et bruit dans la Tête, Bronchites, Mal de Gorge, Mal de Tête, Surdités Partielles, la Grippe et toutes autres maladies des passages d'air disparaissent comme par enchantement. C'est un "médecin portable" si simple qu'un enfant peut s'en servir n'importe où et en n'importe quel temps. Le principe d'aspiration est le plus parfait qui ait encore été trouvé.

La valeur du "NOUVEAU GUERISSEUR CHEZ SOI" DE KARN est de \$1.00 pour toute victime du Catarrhe, mais pour prouver la rapidité, la facilité et la façon complète avec lesquelles le "NOUVEAU GUERISSEUR CHEZ SOI" DE KARN vous guérira nous enverrons à tout lecteur mentionnant ce journal, d'ici à quelques jours, un traitement complet par le "NOUVEAU GUERISSEUR CHEZ SOI" DE KARN pour 25 cents. Comprenez bien: Nous vous enverrons le "NOUVEAU GUERISSEUR CHEZ SOI" DE KARN complet pour 25 cts. Il est plus efficace que n'importe quel traitement par inhalateur de \$5 et \$10. Si au bout de 3 jours vous n'êtes pas satisfaits et n'êtes pas convaincus qu'il peut faire tout ce qu'on lui attribue, vous pouvez le retourner et on vous remboursera les 25 cts payés pour lui. Peut-on faire une offre plus acceptable? Ne tardez pas un jour de plus. Envoyez 25 cts tout de suite et procurez-vous ce merveilleux "NOUVEAU GUERISSEUR CHEZ SOI" et soyez guéris

Agents Demandes. Adressez: The F. E. Karn Medicine Co., 132 Victoria St. Toronto, Ont.

8,1225

CHOSSES ET AUTRES

LE RÉVEIL-MATIN AVERTISSEUR

M. de Parville, dans le "Journal des Débats", indique un moyen pratique et pas cher pour défendre les portes contre les cambrioleurs. Bien des systèmes ont été imaginés pour avertir qu'un voleur s'introduit dans un appartement.

"En dehors des sonnettes électriques, on a inventé aussi de petits appareils de poche pour voyage. On ne sait jamais si l'on est bien réellement enfermé dans les chambres d'hôtel. En général, il s'agit d'une boîte en forme de salamandre dont les pattes pointues se fixent dans le parquet vis-à-vis de la partie inférieure d'une porte. Un butoir transmet tout choc à un pétard. De sorte que, l'appareil étant en place et armé de son pétard, il est bien clair que, lorsqu'on vient à ouvrir la porte, le battant heurte le butoir et la détonation se produit. Il existe toute une série de dispositifs analogues de taille variable; il en est même que l'on peut mettre dans la poche d'un gilet. Mais il faut un pétard!"

Et un voyageur a communiqué à M. de Parville le système très simple suivant, sans pétard:

"Une nuit où il était obligé de coucher dans une petite auberge de campagne, la porte de sa chambre se refusait obstinément à se fermer. Pas d'appareil spécial, mais il avait avec lui son réveille-matin. Il remonta la sonnerie tout bonnement, l'alarm", en mettant l'aiguille du réveil sur l'heure actuelle; et, pour l'empêcher de sonner, ce qui aurait eu lieu infailliblement, il appuya contre le marteau le butoir d'arrêt. Puis il relia l'arrêt par un simple fil de coton au bouton de la porte d'entrée. Il est clair que, dans ces conditions, si l'on ouvre, le fil se tend, dégage l'arrêt et la sonnerie retentit bruyante. Et c'est ainsi que le réveille-matin se transforme en naver-tisseur."

Un jour, Napoléon, fort mécontent à la lecture d'une dépêche de Vienne, dit à Marie-Louise: "Votre père est une "ganache".

L'impératrice, qui ignorait beaucoup de termes français, s'adresse à un conseiller d'Etat et lui demande la signification du mot "ganache", en lui disant dans quelle circonstance l'Empereur l'a employé. A cette demande inattendue, le courtisan

balbutie que cela veut dire "un homme sage, de poids, de bon conseil."

Quelques jours après, la mémoire encore toute fraîche de sa nouvelle acquisition, Marie-Louise, président le conseil d'Etat, et voyant la discussion plus animée qu'elle ne voulait, interpelle, pour y mettre fin, Cambacérés qui, à ses côtés, bayait tant soit peu aux corneilles.

"C'est à vous à nous mettre d'accord dans cette occasion importante, lui dit-elle, vous serez notre oracle; car je vous tiens pour la première et la meilleure "ganache" de l'Empire."

VARIÉTÉS

Un Gascon tenant la main dans une académie de jeu, et ayant laissé tomber un double louis, voulut, sur-le-champ, le ramasser.

"Que craignez-vous, lui dit-on? Il n'y a ici que d'honnêtes gens.

—Je le crois; mais de ces honnêtes gens-là, on en perd un par semaine, quand la justice fait son devoir."

* * *

Un palefrenier disait avec orgueil que Napoléon 1er lui avait personnellement adressé la parole.

On refusait de le croire; mais son maître intervint et assura que rien n'était plus vrai:

"L'empereur voyageait en poste, dit-il; les relais étaient préparés ici, et Pierre que voilà fut chargé d'atteler les chevaux à la voiture.

Sa Majesté, qui ne brillait pas par la patience, trouvant que Pierre n'allait pas assez vite, lui cria tout à coup — je l'ai entendu:

"Dépêche-toi donc, b... d'animal!"

* * *

On attribue le mot suivant au président de Harlay:

Une pimbêche de qualité "sollicitait" ce magistrat au sujet d'un procès.

M. de Harlay ne lui ayant pas fait l'accueil qu'elle croyait lui être dû, elle dit, assez haut, en se retirant: "Peste du vieux singe!"

Le lendemain, l'affaire fut appelée, et, comme sa cause était juste, elle gagna son procès.

Peu de jours après, elle crut devoir aller remercier le président; mais ce lui-ci, l'interrompant, lui dit: "Sachez, Madame, une autre fois, qu'un vieux singe est toujours disposé à faire plaisir aux guenons."

Voltaire disait de Marivaux: "C'est un homme qui connaît tous les sentiers du coeur humain, mais il n'en sait pas la grande route."

RIPANS

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Tablette R-I-P-A-N-S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq cents suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents ne contient assez pour un an. 12 n



GRATIS Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout. KENIG Med. Co., 100 rue Lake, Chicago.

En vente chez les pharmaciens: \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00

W. H. D. YOUNG

L. D. S., D. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1694 rue Notre-Dame, Montréal

TÉL. MAIN 2515.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.

R. DE MESLE, GÉRANT,

1628 rue Notre-Dame

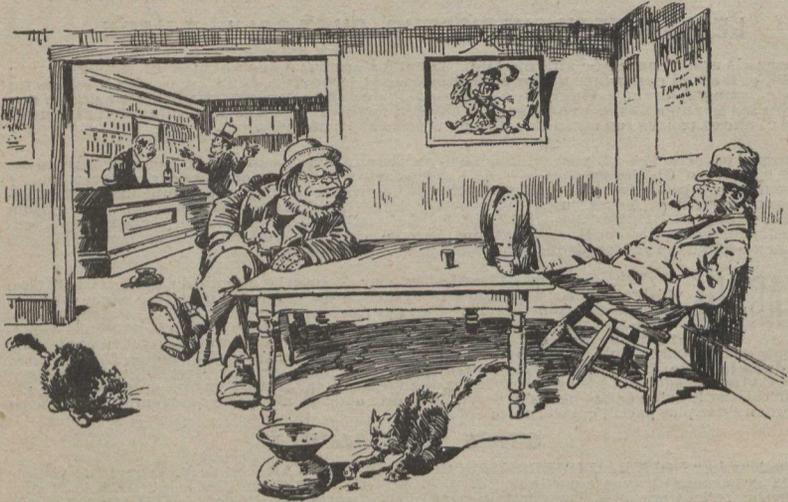
KODAKS ET ACCESSOIRES LANTERNES MAGIQUES ET VUES

BAROMETRES ET THERMOMETRES

LUNETTES ET LORGNONS EN OR, ETC.

no

ENTRE TRAMPS



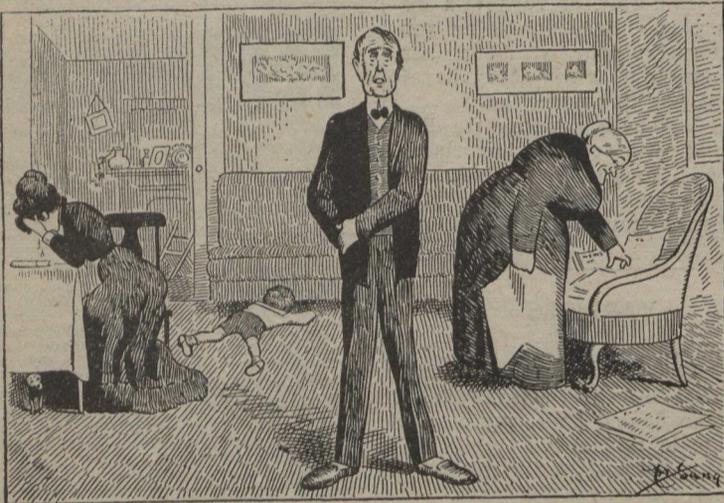
PADPLACE. — Comment'ce que t'a d'enfants maintenant, Tinoir ?
 TINOIR. — J'pourrais pas dire au juste. Ya une semaine que j'ai pas été à la maison.

L'ESPRIT INVENTIF D'UN RESTAURATEUR DE MONTREAL



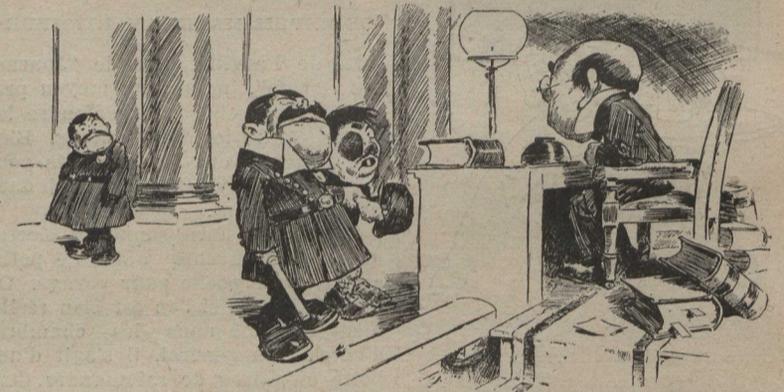
Les couteaux et fourchettes qu'il sert à ses clients trop pansus.

LES EMBETEMENTS DE LA VIE



Quand vous avez tourné la maison sens dessus-dessous pour trouver votre pipe, chicanant tout le monde, accusant la femme de ne pas tenir les choses en ordre, la vieille mère de ne rien faire, le petit garçon de ne pas avoir de coeur,... et que vous la trouvez finalement dans votre poche à habit !

FUTUR OFFICIER DE POLICE



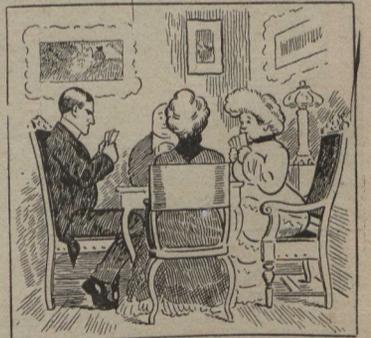
LE RECORDER. — Mais, enfin, constable, comment avez-vous pu faire pour battre cet homme si durement.
 LE CONSTABLE. — Bien, voyez-vous, Votre Honneur, en vot' Seigneurie, j'voulait pas réparer seulement un des coups que j'y envoyais ! C'est un d'ur à cuire.

ECHO D'UNE DE NOS INONDATIONS



...Elle l'accompagnait sur le piano.

LA PARTIE DE WHIST EN SOCIETE



CE QUE L'ON FAIT

Georges joue patiemment, souffrant continuellement que son partenaire coupe ses as...



ET CE QUE L'ON SE SENT PORTE A FAIRE

UN INSTRUMENT UTILE



LE COLPORTEUR. — Tenez, madame, rien de plus utile que cet écraseur de pommes de terre.

MADAME PAS-FRET-AUX-YEUX. — Un écraseur de pommes de terre ! Mais je le jeterais à la tête de Johnny qu'il croirait que c'est une mouche !

CHARITE BIEN ORDONNEE...



LE TENEUR DE LIVRES. — Je vous demanderais une petite augmentation de salaire. Voyez-vous, je suis marié maintenant, et...

LE PATRON. — Et cette augmentation c'est pour votre famille ?

LE TENEUR DE LIVRES. — Pardon, monsieur. C'est pour moi-même. Présentement, comprenez-vous, ma femme sait au juste ce que je gagne !